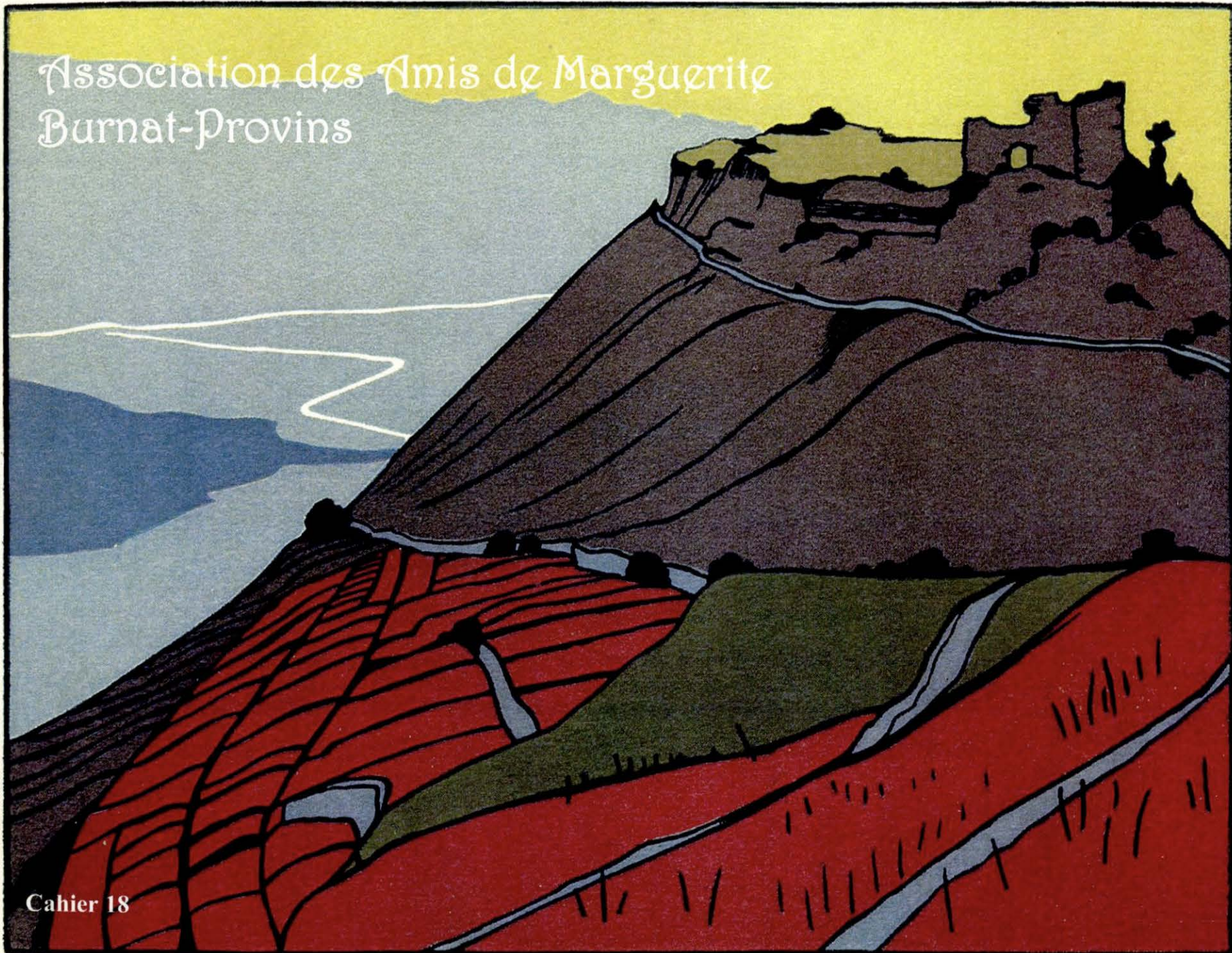


Association des Amis de Marguerite
Burnat-Provins



© Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins
1034 Boussens - 2010

Couverture : Marguerite Burnat-Provins, «La Ruine»,
Petits Tableaux Valaisans, Editions Slatkine, Genève.

Avec le soutien de la
 **Loterie Romande**

SOMMAIRE

Voyage à travers une œuvre Catherine Dubuis	3
Le Valais d'une jeune Française : <i>Petits Tableaux Valaisans</i> de Marguerite Burnat-Provins Joëlle Christen	5
Marc de la Roche, un interlocuteur privilégié Catherine Dubuis	13
Deux lettres à Marc de la Roche Marguerite Burnat-Provins	17
<i>Petits Tableaux Valaisans</i> et <i>Le Village dans la montagne</i> : deux regards sur la ruralité valaisanne au tournant du XXe siècle Catherine Dubuis	25
Poèmes inédits Marguerite Burnat-Provins	37
Bulletin de commande	38
Bulletin d'adhésion	39

COLLABORATEURS

Joëlle Christen, étudiante, Lausanne

Catherine Dubuis, critique littéraire, Boussens

Daniel Jeandot, Montchanin, France, pour la documentation sur Marc de la Roche

Sophie Godel Genillard, Rolle, pour le choix des illustrations et la facture du *Cahier*

ont réalisé ce *Cahier*¹⁸.

Imprimerie Christophe Hangartner, Lavigny

En souvenir...

À Robert Marclay, qui nous a quittés le 28 janvier 2010 en sa nonantième année, merci pour sa constante et généreuse écoute, sa disponibilité, son intérêt pour l'œuvre et la vie de Marguerite Burnat-Provins, qu'il avait accueillie dans son cœur non seulement comme une parente affectionnée, mais aussi comme une artiste hors du commun. Robert Marclay a toujours réservé un accueil chaleureux à nos demandes de prêts d'œuvres ou de documents ; il a ainsi mis à notre disposition, sans restriction aucune, les trésors que son épouse et lui-même possédaient. Nos pensées vont vers Catherine et Jean-Bernard, ses enfants, membres de notre Association, à qui nous assurons que nous garderons de leur père le souvenir ému d'un homme ouvert, amical et bon.

La rédaction des *Cahiers*

VOYAGE A TRAVERS UNE ŒUVRE

En route pour une traversée de l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins, des débuts flamboyants de *Petits Tableaux Valaisans* (1903) aux personnages de *Ma Ville*, pour lesquels l'artiste, à partir des années 30, a cherché activement un toit qui eût pu accueillir tous ces dessins, les réunir dans un même univers muséal qui aurait fait briller son nom dans le monde de l'art, où elle était alors, il est vrai, un peu oubliée.

Joëlle Christen nous a fait l'amitié de nous confier, pour publication, son travail de séminaire en histoire de l'art, dans lequel elle met en évidence le coup d'œil singulier qu'une jeune étrangère pouvait jeter sur cette civilisation rurale qu'elle découvrait avec un ravissement passionné. Nous sommes particulièrement heureux de souligner, grâce à ce texte, l'intérêt que porte l'institution universitaire à l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins, suscitant l'enthousiasme de jeunes gens et de jeunes filles pour un univers qui peut sembler aujourd'hui bien éloigné du leur. La riche bibliographie dont Joëlle Christen assortit son travail témoigne du sérieux de son analyse.

L'attrait qu'exerce la vie rurale montagnarde sur les artistes du début du XX^e siècle est abordé par le biais d'une mise en parallèle de *Petits Tableaux Valaisans* et du *Village dans la montagne* de C.-F. Ramuz. A l'aide de nombreux exemples (citations de textes et reproductions d'images), Catherine Dubuis espère montrer que, grâce à la force d'abstraction de la poésie, *Petits Tableaux Valaisans* résistent victorieusement, face à l'ambition généralisante du texte de Ramuz.

Entre ces études, on trouvera deux lettres inédites, transmises par

Daniel Jeandot, de Marguerite à Marc de la Roche, poète, animateur de radio, conférencier connu, homme de théâtre (parmi les nombreuses cordes à son arc). Une relation s'instaure entre le jeune journaliste et l'artiste, l'un consacrant à Marguerite, en 1938, au moins deux présentations radiophoniques, l'autre se confiant, dévoilant sans retenue les chagrins et les regrets de ces années d'avant-guerre. En particulier, le fait que les personnages de *Ma Ville* soient toujours «orphelins», malgré les nombreux efforts que l'artiste a déployés pour leur trouver un abri et leur assurer le renom qu'ils méritent.

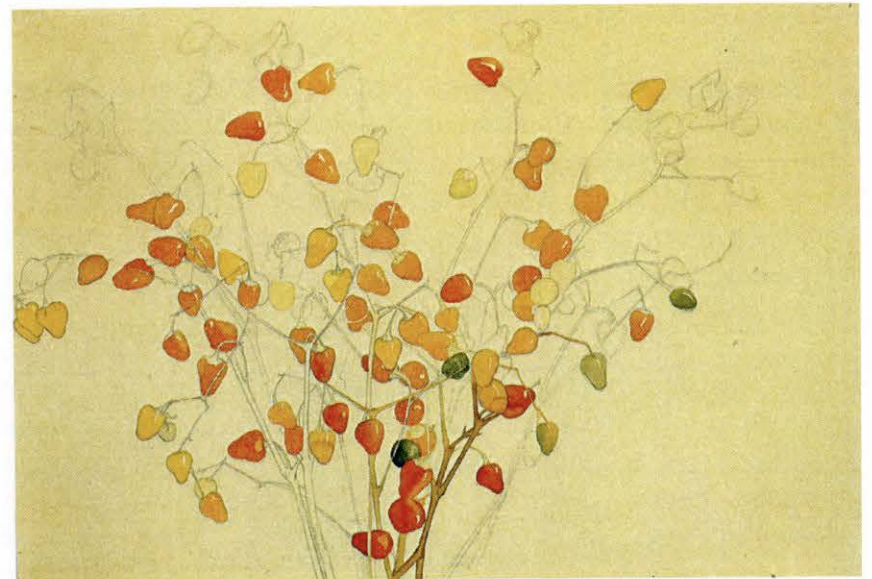
Quelques poèmes inédits, transmis eux aussi par Daniel Jeandot, parent de Marc de la Roche, que je remercie chaleureusement ici, témoignent de l'habileté de l'artiste à composer des vers rythmés et rimés, elle qui a assis sa renommée sur le poème en prose (mais ce n'est pas la seule surprise qu'elle nous réserve; que l'on songe seulement au *Voile*, roman policier de la plus belle facture, ou à *Hôtel*, à paraître, roman dont les dialogues révèlent un talent surprenant de dramaturge).

1903 – 1938, ce *Cahier* entend survoler trente ans de la vie d'une femme, espoirs et élans, déceptions et tristesses, mais aussi, toujours présents, ce souci de l'art, cette haute ambition d'une artiste exigeante.

Catherine DUBUIS



Le Bouquet de la vie, 5 février 1927. Mine de plomb et aquarelle sur carton. Collection de l'Art Brut, Lausanne.



Poivres d'ornement, s.d. (vers 1912). Crayon et aquarelle sur papier. Sion, Musée cantonal des beaux-arts.

**LE VALAIS D'UNE JEUNE FRANÇAISE :
PETITS TABLEAUX VALAISANS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

L'ensemble de l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins surprend par sa richesse et sa singularité. Illustratrice, auteur poète, peintre ou encore décoratrice, Burnat-Provins sut se montrer originale et convaincante dans des domaines variés. Ce travail s'intéressera à son premier ouvrage poétique, *Petits Tableaux Valaisans*, de 1903. L'œuvre de Marguerite Burnat-Provins reflète un parcours personnel, parcours qui explique en partie la singularité de ce livre, illustré et écrit par elle et qui sera tant apprécié par la critique.

Française de naissance, Marguerite Provins choisit de poursuivre ses études à l'Académie Julian à Paris. Elle y rencontre Adolphe Burnat, alors futur architecte suisse. Elle se marie avec lui et s'installe dès 1896 à Vevey. Deux ans plus tard, Marguerite Burnat-Provins découvre le Valais par le biais de son ami Ernest Biéler. Artiste suisse, Biéler est d'abord connu pour son œuvre *Pendant la Messe à Savièse* (Musée des beaux-arts de Lausanne), révélé pour sa beauté et sa qualité. De manière générale, le sujet de ses œuvres s'inspire principalement des lieux et des gens qu'il y côtoie. À son retour de Paris en 1884, Biéler voyage dans différentes régions de la Suisse comme Appenzell, Saint-Gall, le Tessin ou encore le Valais. À Sion, il rencontre le peintre Raphaël Ritz (1829-1894) qui lui conseille la région de Savièse comme lieu pittoresque pour le sujet de ses œuvres. Biéler est immédiatement conquis par la région et s'y installe. Il dira plus tard : «Pour peindre le Valais, il faut s'y fixer, participer à la vie montagnarde, vivre l'enchantement des saisons.» À travers ses œuvres, l'artiste fait l'éloge des paysages et des coutumes de cette

région où il vécut une grande partie de sa vie. Cet artiste est un représentant important de ce cercle d'artistes, appelés «les peintres de Savièse», qui firent de la terre valaisanne leur résidence secondaire et le sujet de leurs œuvres. En 1898, Ernest Biéler invite son amie Marguerite Burnat-Provins à découvrir cette région qu'il chérit tant. À la fin du siècle, la commune de Savièse donne ainsi naissance à un rayonnement artistique important. Le terme «Ecole de Savièse» a été prononcé pour la première fois par Paul Seippel dans un article de 1891, à propos d'une exposition des peintres de Savièse. L'une des caractéristiques de cette école est qu'elle regroupe des artistes venus d'autres régions de la Suisse ou de l'étranger, à l'exception de Raphaël Ritz, originaire du Valais. Ils apportent ainsi tous un regard extérieur sur cette terre dite paysanne et son paysage ensoleillé, propice à l'activité créatrice. Cependant, comme le relève Michel Lehner, «cette école n'en est pas une au sens coutumier du mot, nul enseignement régulier n'y est dispensé, nul grand patron ne pontifie, entouré de disciples respectueux de ses directives, de ses interdits.» L'esprit de ce groupe est centré sur une attention spécifique au pittoresque du lieu et de ses habitants. «Une vision que l'on désignera sous le terme de «primitivisme rural», marquée par le très fort courant conservateur et nationaliste à l'œuvre dans l'Europe de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.» Les peintres de cette école de Savièse défendent la nature et ignorent dans leurs œuvres les signes de la civilisation.

La découverte de cette région correspond à la période la plus féconde de l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins : elle donne des cours de dessin et des conférences, rédige des articles, peint et pratique les arts décoratifs. Son premier livre, *Petits Tableaux Valaisans* (1903), fut achevé simultanément à l'ouverture de sa

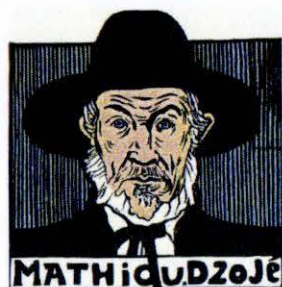
boutique «À la cruche verte», regroupant toutes sortes d'objets décoratifs. L'art décoratif et sa passion pour l'ornementation des livres demeurent ainsi toujours liés. Les nombreuses bordures décoratives de ses livres rappellent notamment les patrons de ses broderies. Marguerite Burnat-Provins a produit de nombreux livres illustrés, dont six de ses propres ouvrages et deux projets de couverture. Ces projets lui ont permis d'allier deux de ses passions en une seule œuvre: l'écriture et la peinture. Cette double activité au sein de ses livres donne à ces ouvrages leur véritable unité. *Petits Tableaux Valaisans* donne un bon exemple d'une réalisation pensée et créée par une même personne. En plus d'être l'auteur et l'illustratrice de son œuvre, elle choisit la couleur des rubans, la nuance du papier, jusqu'au caractère d'imprimerie. On peut dès lors qualifier son livre d'«œuvre totale».

Dès son arrivée à Savièse, Burnat-Provins s'attelle à ce travail reflétant la vie saviésane, ses traditions, ses habitants et sa nature. La publication de *Petits Tableaux Valaisans* prévue pour décembre 1902, sortira en fait en janvier 1903. La presse fut excellente. Cette réception très élogieuse est une surprise, qui contraste avec la modestie et l'apparence rustique du livre. Marguerite Burnat-Provins elle-même confie dans une lettre à son correspondant Jules Cugnard: «J'ai fait ce livre absolument pour moi, texte et dessins, je le considère comme une chose intime et mon intention première n'était aucunement de le publier. Il paraîtra vers la fin décembre, étant donné son caractère particulier, je ne puis nullement escompter l'accueil qui lui sera fait.» Mais la sortie de ce livre suscite l'enthousiasme de la presse suisse et étrangère. C'est l'exploit technique de la gravure sur bois et l'unité de cette œuvre qui furent le plus estimés.

Le livre se distingue de la production habituelle par son format oblong. Sur la couverture se détache une guirlande de feuilles et de physalis orange, motif qu'elle emploiera à nouveau pour ses patrons de broderie. Les lettrines, culs-de-lampe et illustrations pleine page sont tous gravés sur bois, fruit d'un travail monumental. Burnat-Provins, ne sachant pas graver, confie cette tâche à trois personnes: Louis Etienne, Hermann Benz et Victor Sabatier, de la maison A. Martin d'Ardon. L'œuvre est imprimée à Vevey chez Säuberlin & Pfeiffer, constituant le premier projet d'édition littéraire important des éditeurs. La réalisation de *Petits Tableaux Valaisans* fut longue et dut respecter les nombreuses exigences de Marguerite Burnat-Provins. Les directives techniques qu'elle donne à l'imprimerie Säuberlin & Pfeiffer montre son degré d'exigence: «Ne pas cerner les contours extérieurs, border les physalis d'un ton très vif, nervures *intérieures* des feuilles vert plus foncé, nervures intérieures des physalis orangé *très foncé* ou *très clair* au choix.»

Le tirage se limite à 550 exemplaires sur papier gris Montgolfier et 12 exemplaires sur papier gris de Hollande. Le temps de réalisation de ce travail s'évalue à 400 heures. Ceci se comprend notamment par le fait que l'ensemble du livre contient 113 gravures, 213 aquarelles gravées sur bois en 252 tons différents. Marguerite Burnat-Provins opte pour la technique de la gravure sur bois, particulièrement difficile, qui connaît cependant un renouveau durant la période dite de «l'Art nouveau» à laquelle on rattache le livre. Une technique moyenâgeuse qui réapparaît autour de 1900, notamment sous l'influence de la gravure japonaise. Comme nous l'avons vu, Burnat-Provins prend position contre l'évolution industrielle et choisit une technique artisanale qui accompagne bien ses autres activités annexes telles que la broderie, la céramique et d'autres encore. Par la technique

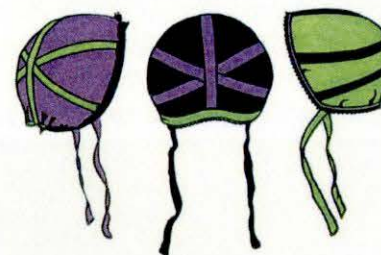
de la gravure sur bois et la confection exclusivement manuelle de ses œuvres, l'artiste entend s'opposer à la machine. Elle croit à l'exclusivité de la création artisanale, qui fait naître un objet unique d'une qualité incomparable..



Cul-de-lampe, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 17.

Le texte comporte 50 petits poèmes en prose, chacun sur un sujet déterminé, complété par les initiales décorées, les culs-de-lampe et une dizaine de planches hors-texte évoquant les thèmes traités. Les grandes initiales noires sont mêlées à des motifs végétaux et animaux contenus dans un cadre carré. Marguerite Burnat-Provins reste présente à chaque étape de la réalisation. Elle se montre intraitable et stricte jusque dans les dernières finitions : «Maintenant je m'aperçois que le «vieux» a été tiré ton sur ton, contrairement à ce que je pensais et qui devait être fait. Le ton de la chair déborde du chapeau, de la cravate, de l'épaule ; je suis *on ne peut plus mécontente* de cette reproduction, qui a un aspect d'imagerie d'Epinal, et me désole tout à fait. Veuillez, je vous prie, revoir les bois ; on ne tirera plus rien avant qu'ils soient corrigés, je m'y oppose absolument. Quoiqu'en ait dit M. Pfeiffer, les encres sont ternes et tristes [...] M. Pfeiffer m'avait tellement assuré que la copie serait parfaite que je l'ai cru ; elle ne l'est pas, et cela me contrarierait beaucoup de songer qu'on va continuer à tirer dans les mêmes conditions. Aussi ne suis-je pas

décidée à laisser les choses ainsi. J'aime mieux ne rien publier qu'une chose qui me déplaît. Vous le comprendrez, dans ce sens que si c'est une autre personne qui interprète ma couleur à sa fantaisie, je ne me retrouve plus dans un ouvrage que j'ai pourtant fait.»



Cul-de-lampe, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 129.

Sur un plan thématique, son premier livre s'inscrit bien dans le primitivisme rural dépeint par de nombreux artistes de l'école de Savièse : thèmes locaux et ruraux apparaissent, issus de ses observations de sa vie quotidienne. Les chapitres concernent à la fois des meubles, des figures valaisannes typiques, des plantes, des animaux, des paysages ou encore des objets. C'est bien l'éden de Savièse qui y est illustré plus que la dureté de la vie paysanne. En effet, les poèmes relatent la vie paisible des autochtones et ne traite pas de leur vie de labeur. En ce sens, les travaux des champs sont occultés, alors que les catégories de l'enfant et du vieillard font l'objet d'un chapitre particulier. L'auteur privilégie donc des âges aux deux pôles de la vie, les états les plus proches de l'état de nature. Un passage de son chapitre sur «Les Enfants» les décrit ainsi : «Ce peuple nain, grimpeur et pépissant donne l'impression vigoureuse de pousses de printemps assoiffées de vie qui tournent leur espoir vers le soleil... Mais hélas ! Les Enfants ne tendent leur joyeuse innocence que vers l'obscurité de l'avenir.» L'âge de l'enfance, celui de l'innocence, est valorisé

par l'artiste car il se rapproche de la nature. Marguerite Burnat-Provins consacre également des chapitres aux marginaux tels que «la Folle» ou «le Crétin». Selon elle, ces figures incarneraient au mieux l'état de la nature. Au sujet de «la Folle» elle écrit ceci : «elle a ce privilège de mener son incertitude par de plaisants chemins, d'étendre son regard absent sur le calme immense de la montagne, d'être tout près de la sage nature qui ne renie pas les insensés !».



Cul-de-lampe, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 55.

Ainsi Burnat-Provins, dans ce livre à la fois modeste de par sa taille mais riche en illustrations et en textes, transmet un regard et une opinion personnels sur la région de Savièse. Il s'agit avant tout d'une œuvre-miroir, qui se veut le témoin de ses observations et de ses réflexions sur le Valais. La beauté de la région et de ses coutumes y est présentée et même idéalisée.



Cul-de-lampe, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 34.

Peu de temps après la création de *Petits Tableaux Valaisans*, Marguerite Burnat-Provins lance une «Ligue pour la beauté», ancêtre du Heimatschutz. Son engagement pour cette ligue démontre qu'elle sut faire preuve non seulement d'un esprit créatif, mais aussi d'un esprit combatif envers les nombreux dommages causés en ce début de siècle dans la région qu'elle occupe désormais. En effet, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, la Suisse connaît un essor industriel important. Ce développement nouveau s'accompagne de nombreux changements tant dans l'organisation urbaine que dans l'équilibre des villes et des campagnes. Dans ce contexte, la Confédération crée une politique culturelle qui tend «à renforcer l'unité nationale au moyen de symboles collectivement partagés (le Village suisse, les Alpes, le paysan).» Marguerite Burnat-Provins constitue un témoin important des débuts de cette ligue, elle dénoncera l'exploitation sans limite des paysages dans le numéro expérimental du bulletin du Heimatschutz lancé en mars 1906 : «Nous avons pu comparer à une prostitution l'exploitation des beautés d'une contrée spécialement privilégiée. On a commencé par utiliser, aujourd'hui on déshonore avec un cynisme chaque jour accru. Il n'est pas besoin d'une culture bien étendue pour comprendre que les monuments anciens, les travaux

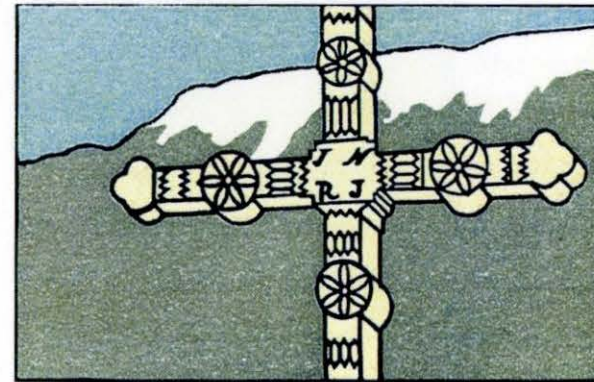
d'art de tous genres, les arbres séculaires, les beaux paysages à l'état de nature sont, par ce qu'ils suggèrent, plus doux à contempler que les usines, les poteaux, et les chemins de fer.»

Marguerite Burnat-Provins s'insurge ici contre la montée du progrès qui menace la nature. Ses textes virulents laissent entrevoir la crainte que l'industrialisation n'entraîne une perte d'identité, d'authenticité de ces régions pittoresques. Un passage du chapitre «L'Homme qui chantait» dans *Petits Tableaux Valaisans* signale bien la crainte de l'artiste devant l'essor de l'industrialisation, illustrée symboliquement par la parabole du fils prodigue: «C'est que nous sommes trop loin de la Nature, blessée dans sa tendresse primitive, et qui ne berce plus ceux qui l'ont méconnue ; déserteurs des campagnes, nous avons voulu la part de fièvre et de tristesse, comme l'enfant prodigue, qui abandonne la maison de son père. Autour de l'entassement noir des villes, la Nature consternée lutte, trop grande pour entrer, trop fière pour venir se souiller, et recule jusqu'au jour où elle s'enfuit découragée. Dans le beau domaine vide des espaces verts, des bois reposants, des champs libres, d'autres moins fous, marchent sans rencontrer de visages déçus [...] Si nous vivions comme ils vivent, nous pourrions oublier les quotidiennes méfiances et nous refaire un cœur neuf qui se vêtirait de douceur ! Mais, trop ingrats, nous n'avons plus le droit de parler à celle que nous avons fait taire, et qui ne nous comprend plus ; nous n'avons plus le droit d'être joyeux et fredonnant par une matinée sereine, dans l'entière insouciance de ce Valais qui chantait.»

Burnat-Provins met ici face à face une nature bienfaisante et une civilisation, marquée par le progrès, qui vient la pervertir. Les valeurs essentielles qu'il s'agit de préserver apparaissent dans *Petits Tableaux Valaisans* au travers d'objets comme «le

Béniton» ou «la Croix de Bois», autant de symboles traditionnels qui semblent arrêter le temps. Marguerite Burnat-Provins, grande oratrice et rédactrice d'articles au sein du Heimatschutz, esthétise *Petits Tableaux Valaisans* dans une même intention, celle de préserver les symboles d'une ancienne société. Enfin, le titre *tableau* témoigne de la cohérence de cette œuvre, les poèmes en prose s'harmonisant avec les gravures colorées. Illustrations et textes dialoguent en vue de construire un véritable tableau de ce que représente Savièse pour une jeune Française.

Joëlle CHRISTEN



Cul-de-lampe, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 83.



Cul-de-lampe, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 51.

Sources

BURNAT-PROVINS, Marguerite, «Les Cancers», *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905

BURNAT-PROVINS, Marguerite, «Une Ligue pour la Beauté», *Gazette de Lausanne*, 29 mars 1905

BURNAT-PROVINS, Marguerite, *Petits Tableaux Valaisans*, Vevey : Säuberlin & Pfeiffer, 1903

Littérature secondaire

Ouvrages

CLAVIEN, Alain, *Les Helvétistes : Intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne : Editions d'en bas, 1993

DUBUIS, Catherine, *Les Forges du Paradis, Histoire d'une vie : Marguerite Burnat-Provins*, Vevey : Editions de l'Aire, 1999 ; réédition L'Aire bleue, 2010

DUBUIS, Catherine, RUEDIN, Pascal, *Marguerite Burnat-Provins : écrivaine et peintre (1872-1952)*, Lausanne : Payot, 1994

ERNST, Laur, *Le Paysan suisse, sa patrie et son œuvre : conditions et évolution de l'agriculture suisse au vingtième siècle*, Brougg : Union Suisse des Paysans, 1939

FLUBACHER, Christophe, *Les peintres en Valais*, Lausanne : Favre, 2003

GRAND, Muriel, *L'œuvre graphique de Marguerite Burnat-Provins*, mémoire de licence, Genève, février 2007

JEAN-PETIT-MATILE, Maurice, *Le Valais vu par les peintres*, Lausanne : Edita, 1985

LE DINH, Diana, *Le Heimatschutz : une ligue pour la beauté : esthétique et conscience culturelle au début du siècle en Suisse*, Lausanne : Section d'histoire Université de Lausanne, 1992

LEHNER, Michel, *Les peintres de Savièse*, Genève : Skira, 1982.
Marguerite Burnat-Provins 1872-1952 : de l'Art nouveau à l'art hallucinatoire, sous la dir. de Helen Bieri Tomson et Catherine Dubuis, Paris : Somogy, 2003
 MALO, Henri, «Les célébrités d'aujourd'hui», *Marguerite Burnat-Provins. Biographie critique illustrée d'un portrait frontispice et d'un autographe, suivie d'opinions et d'une bibliographie*, Paris : Sansot, 1920
 MEIZOZ, Jérôme, *Un lieu de parole : Notes sur quelques écrivains du Valais romand (XX^e siècle)*, Saint-Maurice : Pillet, 2000
 RUMPEL, Heinrich, *La gravure sur bois*, Genève : de Bonvent, 1972

Articles

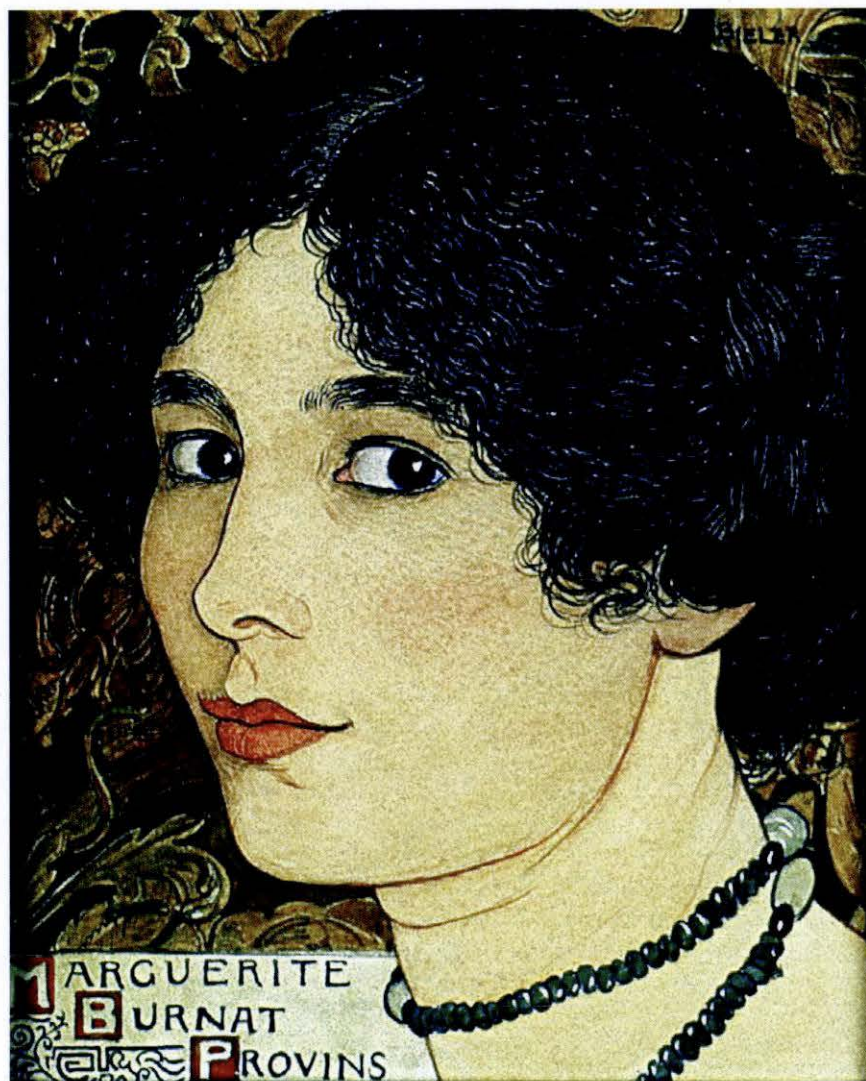
BOUVIER, Jean-Bernard, «Madame Marguerite Burnat-Provins», *L'Apologie des jeunes*, Lausanne : Tarin, 1915, p. 91-112
 DUBUIS, Catherine, «Là-haut sur la montagne...» in *Cahier 14 – Centenaire du Heimatschutz*, Echandens : Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 2005, p. 65-68
 DUBUIS, Catherine, «L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins : genèse et développements», in *Cahier anniversaire, 1988-2008* [textes de: Catherine Dubuis, Olivia Seigne, Gisèle Sallin, Simon Roth, Françoise Berclaz-Zermatten et al.], Boussens : Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 2009
 FAURE, Jean-Jacques, «Hommage à Marguerite Burnat-Provins : écrivain et artiste, femme émancipée fondatrice du Heimatschutz», in le *Passe-Muraille*, Lausanne, n°31, juillet 1997, p. 12-13
 GRAND, Muriel, «Les affiches de Marguerite Burnat-Provins : la rencontre de l'art et de la publicité», in *Cahier 15*, Boussens :

Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 2006, p. 25-32
 IZQUIERDO, Patricia, «La poésie féminine à la Belle Epoque : l'originalité de Marguerite Burnat-Provins», in *Cahier 15*, Boussens : Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 2006, p. 33-42
 LAZARILLE, (COUGNARD Jules), «Marguerite Burnat-Provins», *La Semaine littéraire*, N° 455, 1902, p. 458-459
 LE DINH, Diana, «Marguerite Burnat-Provins et le Heimatschutz, ou comment changer le monde en beauté», in *Cahier 14 – Centenaire du Heimatschutz*, Echandens : Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 2005, p. 51-58.
 PROVINS, Laurent, «Les Provins : du Pays Vert au Valais...», in *Cahier 15*, Boussens : Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 2006, p. 5-12
 REIBOLD DE LA TOUR, Ellen, «Madame Marguerite Burnat-Provins», *Genève Intellectuelle*, Paris : Figuières, 1923, p. 228-232
 ZARI, A., «Marguerite Burnat-Provins, peintre et poète», *Revue internationale des questions politiques, diplomatiques et économiques*, février 1933, p. 16-17

Sites Internet

<http://www.culturactif.ch/associations/mbp.htm>

http://www.saviese.ch/admin/decouverte_peintres_ecole_de_saviese.htm



*Portrait de Marguerite Burnat-Provins, s.d. [vers 1904].
Aquarelle et gouache, Ernest Biéler. Collection particulière, Suisse.*

MARC DE LA ROCHE, UN INTERLOCUTEUR PRIVILÉGIÉ

En juillet 1938, Marguerite Burnat-Provins adresse deux lettres à un jeune homme (il a 31 ans) qu'elle appelle «cher Poète» dans l'une, «cher Ami» dans l'autre. Ce destinataire, c'est Marc de la Roche, né en Bourgogne, à Montchanin, en 1907, et mort à Paris en 1983.

«Homme-orchestre», Marc de la Roche s'est illustré au théâtre, comme auteur, acteur, metteur en scène : «Ses dons multiples l'amènèrent également au cabaret, où il interpréta entre autres le répertoire d'Yvette Guilbert et de Xanrof¹» (Daniel Jeandot). Poète, il dit ses vers et ceux des autres avec talent. Conférencier, il présente l'œuvre de nombreux poètes, ou s'exprime sur divers sujets, devant un public conquis par ses capacités d'orateur : «Les deux mille [!] conférences historiques qu'il donna dans les Palais nationaux à Paris, dans les différentes églises de la capitale ainsi que dans les principaux hôtels particuliers du Marais obtinrent un succès éclatant. Il donnait régulièrement sa fameuse conférence sur Maxim's qui se jouait à guichets fermés à l'intérieur même du célèbre établissement. [...] Les regards qu'il porta sur les différents sujets comme la poésie pure, la poésie moderne, [...] les portraits lumineux qu'il traça de Du Bellay, de Ronsard, de Chénier, de Madame du Châtelet, en passant par Isadora et Raymond Duncan, celui de sa grande amie Lucie Delarue-Mardrus, [...] ceux de Colette, de Willy, de Sacha Guitry qu'il connut et qu'il avait surnommé le Louis XIV du théâtre, de Charlotte Lysès, du docteur Mardrus, l'illustre orientaliste, [...] de Mirande et tant d'autres [...] sont autant de témoignages de son grand talent littéraire.» (Daniel Jeandot). Dramaturge, il écrit des pièces pour la radio. Journaliste culturel enfin, il produit des

¹ Léon Alfred Fourneau, dit Xanrof, puis Léon Xanrof (1867-1953), auteur-compositeur et chansonnier.

émissions radiophoniques où il rend hommage aux artistes qu'il tient en grande estime.

Selon les termes mêmes de Daniel Jeandot, «[il] était d'une amitié indéfectible et [...] il avait à cœur de rendre hommage et de venir en aide aux artistes qu'il [aimait].» C'est pour cette raison sans doute qu'en été 1938, Marc de la Roche décide de consacrer deux causeries radiophoniques à Marguerite Burnat-Provins, depuis les studios de Radio Tour Eiffel.

L'une de ces causeries veut réparer une «injustice» et s'élever contre «un stupide oubli», celui où sont tombés *Le Livre pour toi*, pur chant à la gloire de l'amour, et son auteure. Le conférencier entraîne donc ses auditeurs dans un survol de l'œuvre, aussi surprenante que méconnue : «Les *Petits Tableaux Valaisans* devaient faire d'elle un peintre incomparable, pour aboutir à la série étonnante et encore inconnue du public, de *Mes Visions [Ma Ville]*, où le peintre a fait surgir du lointain de l'inconscient une ville de rêve, peuplée d'étranges et belles figures. Elles sont une foule, près de deux mille à cette heure.» Il fait une analyse élogieuse et pertinente de *Près du rouge-gorge* ; après avoir évoqué la musique de Ravel («cela se traduit en des thèmes lyriques, philosophiques, comparables aux pages musicales d'un Maurice Ravel»), il ajoute : «Avec *Près du rouge-gorge*, nous sommes loin d'un «Boléro» incrusté au cœur du *Livre pour toi*, pages brûlantes de ferveur pour l'amant. Les années sont venues, le corps s'est assagi, l'âme ardente constamment en éveil a médité la grave leçon enseignée par Ovide et Horace.» Enfin, Marc de la Roche attaque l'éditeur actuel de Marguerite², mais prudemment, sans le nommer : «Jadis ses livres honoraient la vieille firme d'Ollendorff, tombée à la poubelle par le marasme des temps... Pour le malheur de notre poète, celui qui racheta le fonds de l'enseigne défunte ne s'est jamais pour tout cela avisé

² Albin Michel, qui rachète le fonds Ollendorff en 1924.

d'aimer les poètes que le sort fit échouer chez lui. Il les loge dans ses remises, et il évite de confier les livres dont il a la garde aux libraires qui pourraient les vendre !» Accusations graves qui font écho sans doute aux plaintes mêmes de l'auteure. Le jeune orateur continue : «Il faudrait dire le malheur des “enterrés vivants” ! Des auteurs occis avant que de vivre au grand jour des vitrines des libraires. On ne facilite, hélas, que la diffusion des habiles, des amuseurs du grand public lecteur.» Paroles qui devaient mettre un peu de baume sur le cœur de Marguerite, d'autant que son admirateur poursuit : «Si Marguerite Burnat-Provins n'est plus aimée que par un public restreint, elle reçoit par contre les hommages d'une élite : Maurice Maeterlinck et Wells se trouvent parmi eux.» Il y aurait là une piste à explorer !

La seconde causerie, peut-être destinée à un autre public, ou diffusée à une autre heure d'écoute, plus longue et enrichie de lectures, est aussi plus «classique», avec une présentation et des citations du *Livre pour toi*, une évocation de *La Fenêtre ouverte sur la vallée*, puis des *Poèmes de la Boule de Verre*, pour arriver aux *Contes en vingt lignes*, rarement retenus par les critiques. Marc de la Roche déplore que «l'exemplaire qu'[il a] entre les mains n'ait pas été illustré par l'auteur.» Il s'agit sans doute des illustrations de Gisèle Vallerey (voir notre *Cahier 16*). Puis il en vient à *Près du rouge-gorge*, qu'il a reçu accompagné d'une lettre de l'auteure : «[...] je vous signale en toute simplicité, que le service du *Rouge-gorge*, fait soigneusement, a donné comme résultat : néant. La presse parisienne n'a pas dit un seul mot. Henri Pourrat³ a envoyé d'Auvergne des lignes sympathiques aux *Nouvelles littéraires*, c'est absolument tout ; de Paris même, rien. Je ne m'offusque pas, je ne comprends pas cet ensemble sans

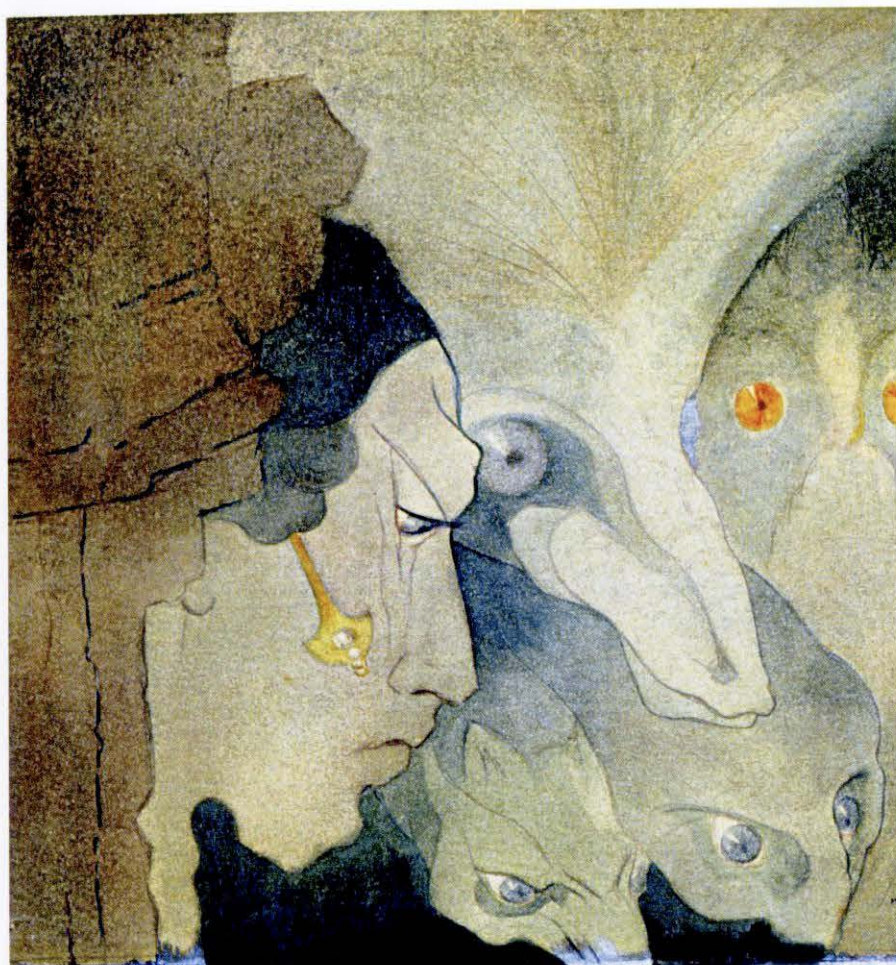
³ Henri Pourrat (1887-1959) ; cet écrivain français a entretenu une longue correspondance avec Burnat-Provins, qui lisait tous ses livres (voir Catherine Dubuis, *Les Forges du paradis*, L'Aire bleue, 2010).

défaut, toute hypothèse me paraissant une absurdité, à commencer par l'idée d'une entente, mais c'est curieux.» Enfin, il aborde *Ma Ville*, et les circonstances de son apparition (le tocsin de 1914). Il ajoute : «Des familles naissent et forment bientôt – phénomène physique inexplicable – toute une Ville de cauchemar. Cette Ville, Marguerite Burnat-Provins entreprend aussitôt de la peindre, et voici des visages qui n'ont plus rien d'humain à force d'humanité, des visages d'ailleurs [...] Et parmi toutes ces têtes humaines aux mille expressions, il y a des floraisons étranges, comme ce “Jardin des yeux” qui s'ouvrent telles des fleurs au bout de longues tiges plantées à même le sol, il y a des animaux inquiétants, comme ce “Chien noir” au museau effilé, à l'expression cruelle, comme ce “Mauvais oiseau vert” dont l'énorme bec rouge semble pousser un cri de malédiction...».

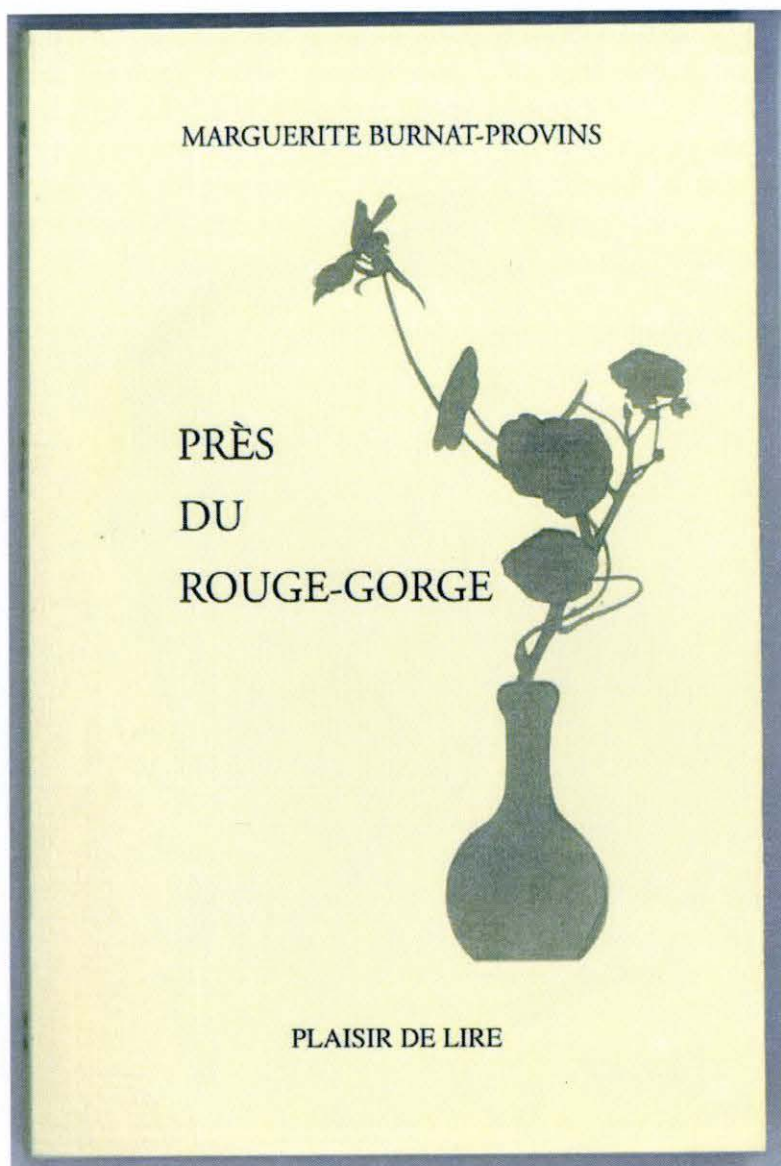
Sans doute la fidèle amitié et la générosité de Marc de la Roche l'ont conduit à mettre sur pied ces belles émissions, témoignage de son estime et de son admiration pour Marguerite. Mais je crois que l'on peut aller plus loin, si l'on en croit René Fauchois⁴ : «Depuis plus de quinze ans, Marc de la Roche n'a rien publié. Il travaille à cette poésie pure qui lui limitera ses lecteurs. “C'est bien ce que j'espère, dit-il, mon but est de décourager ceux qui ne sont pas enrégés de poésie”.» Ce haut orgueil rejoint pour moi l'ambition de Marguerite, être reconnue par ses pairs, ou n'être rien. Ces deux-là, à coup sûr, étaient sur la même longueur d'onde.

Catherine DUBUIS

⁴ Ecrivain français, dramaturge et acteur de théâtre (1882-1962) ; librettiste de Gabriel Fauré et de Reynaldo Hahn, auteur de nombreuses pièces, tragédies et comédies mêlées, René Fauchois est aujourd'hui principalement connu comme l'auteur de *Boudu sauvé des eaux*, comédie adaptée pour la première fois au cinéma par Jean Renoir (Wikipedia).



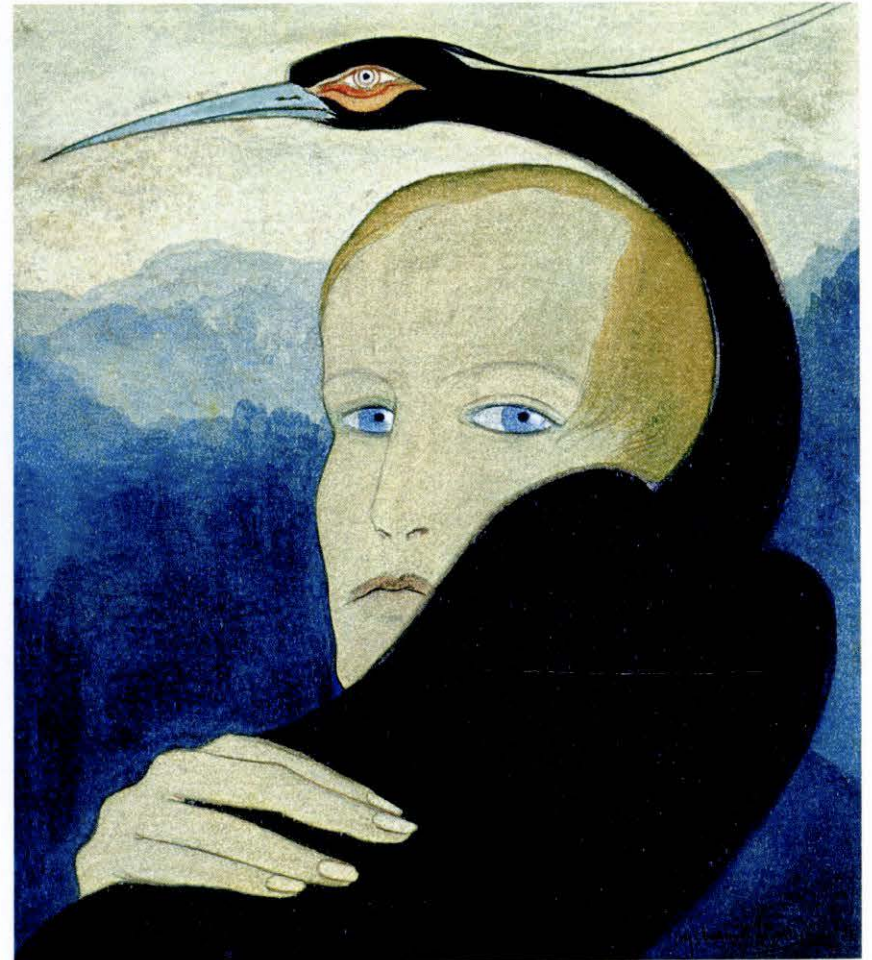
Les Êtres de l'abîme - Oram Caris Bluterba Sobra, 18 mai 1921. Mine de plomb et aquarelle sur carton, Marguerite Burnat-Provins. Collection de l'Art Brut, Lausanne.



L'ombre de la capucine. Dessin, Marguerite Burnat-Provins. Collection privée.



Ma Ville: Anthon et l'Oiseau noir, 1922. Crayon, aquarelle et gouache sur carton. Collection de l'Art Brut.
Voir page 19, lettre de MBP à Marc de la Roche, 12 juillet 1938.



Anthon et l'Oiseau noir, 1922 : « J'espère que vous verrez un jour les originaux, la couleur et l'intensité des regards. »

A lire quand vous serez seul et en paix¹.

Clos des Pins. St Jacques de Grasse
12 Juillet 1938.

Mon cher Poète²,

Quand on descend, comme moi, vers l'ombre, il faut brûler les étapes. Je connaissais votre nom, votre talent, mais votre écriture m'a été une révélation. Elle dit tant de belles choses.

Aussi, parce que j'aime désigner, à la romaine, par leur prénom, ceux qui, comme vous, méritent d'être nommés, je vous dirai tout court, Marc. C'est un nom qui me fait l'effet du vol d'un javelot.

Donc, Marc, vous ne vous doutez pas que vous avez écrit à une sauvage, qui ne vous a pas entendu, qui n'entend jamais rien.

Le Clos des Pins est un endroit qu'on trouve difficilement quand on le cherche, il ignore la T.S.F., le téléphone, l'électricité et le chauffage central. Ici, c'est la maison du petit feu de charbon de bois, la lampe à pétrole, la cuisine en plein air, le silence, la solitude absolue, sans aide, celle dont j'ai besoin pour respirer. C'est la liberté dans les limites des murs de pierre sèche. Le portail, sans serrure, ne livre jamais passage qu'au facteur ou à quelque paysan, ce qui est extrêmement rare. Jamais un citoyen, un camarade, une amie, personne. Ainsi passent les heures, les jours, les mois.

Je travaille – mais je ne travaille pas... c'est-à-dire que j'accueille le rythme quotidien, je n'ai jamais rien projeté, rien composé. Le Livre pour Toi a été publié tel qu'il a jailli, sans la retouche d'une syllabe. La Boule de Verre, écrite en cinq jours, a été épuisée en 3

¹ Suscription en biais à gauche, en haut du premier feuillet.

² Dans la mesure du possible, l'orthographe et la ponctuation de la lettre originale ont été conservées.

jours. Un mois avant d'écrire les Chansons Rustiques, je restais couchée dans l'herbe, sans pensée. Elles sont sorties, un matin, à la cadence de 21 le premier jour, etc., jusqu'à 130.

Je ne comprends et n'admets que la poésie qui mijote dans le sang, puis, subitement, se met à bouillir, déborde et redescend au plus rouge du cœur pour y prendre de nouvelles forces.

Jamais je n'oserais dire en public ce que je pense réellement de la poésie !

Après avoir lu votre texte³, il m'a semblé que la jeunesse venait me secouer pour m'éveiller d'un songe et me dire qu'au-dehors il pouvait y avoir des oreilles et des âmes à moi. J'ai été profondément touchée. L'intelligence est ce que je prise par-dessus tout. Intelligence, ferveur, sensibilité, compréhension pénétrante ne sont pas le fait de la critique courante. Il y faut ce don que vous avez et l'action du merveilleux sortilège. Merci pour ce beau témoignage, fraternellement merci !

Si vous avez un moment de paix et de patience, Marc, vous lirez ce qui suit. Peut-être est-ce utile.

Toute ma vie j'ai travaillé à la culture de deux arts, travaillé – ou plutôt, d'après ce qui précède, produit – sans relâche, en suivant, sous l'apparente fantaisie, une ligne inflexible, une discipline très dure, sans laquelle j'estime qu'il n'est point d'œuvre solide, de réalisation capable de défier le temps.

J'ai eu la récompense du constant effort le jour où Mistral, à Maillane, m'a dit : Ce que vous avez fait est fait et restera. – Ceci, dit en 1906, fut un encouragement persistant. Depuis – aux heures noires, je revoyais cet ami debout, levant son verre et disant : je bois à une grande et belle artiste. – Je ne mets qu'un orgueil que je crois très sain, à vous le confier. J'ai voyagé dans quatre parties

³ On sait que Marc de la Roche a consacré deux causeries à Marguerite Burnat-Provins, données au micro de Radio Tour Eiffel le 14 juillet et le 10 août 1938 ; s'agit-il ici de la retranscription de l'une d'entre elles ?

du monde, connu tant d'êtres et de pays, sans jamais me sentir de ce monde. J'ai rêvé ma vie. Tantôt féerie sublime, tantôt féroce cauchemar. Qu'ai-je su dire ? J'ai rencontré Sylvius dans l'admirable Valais, un jour de juin. Rien ne pourrait décrire la splendeur qui nous entourait en ce temps-là ! J'ai écrit jusqu'à dix chants dans une après-midi. Le soir, je donnais les feuilles à celui qui venait par le sentier pierreux. Il disait : non ! ce n'est pas pour moi. Il était la jeunesse même, simple, simple... J'adore la simplicité.

Et puis, j'ai dû partir. Et j'ai continué le poème en parcourant la France, et j'envoyais les chants à l'absent. C'est alors que j'ai lu ces pages à Mistral chez lui. Il disait : Continuez, continuez, c'est plus beau que les plus beaux poèmes persans. – Je ne savais pas si c'était beau, c'était l'expression de mon sentiment le plus profond, tout ce qui était commandé par mon âme et par mes artères, l'irrépressible chant.

Je n'ai jamais fait de «littérature» je la déteste, je n'y comprends rien !

On a comparé Le Livre pour Toi au Cantique des Cantiques ! J'avais 34 ans lorsque j'ai dédié ce livre à celui que j'aimais, je n'avais jamais lu le Cantique des Cantiques ! Enfin, en retrouvant constamment ce rapprochement dans la critique, j'ai lu le Cantique des Cantiques... et je ne l'ai pas aimé ! L'idée que des dents sont comme des brebis me confond, et tant d'autres ! Est-ce mal traduit ? Enfin voilà la vérité, qui n'est jamais pareille à l'histoire !

J'ai ici des coffrets remplis d'une correspondance parfois délirante⁴ ; en l'opposant à ce qui se passe autour de mon œuvre, j'avoue en être arrivée à n'y plus rien comprendre, à ne plus formuler une hypothèse sans avoir la sensation de tomber dans

⁴ L'épistolière veut probablement parler des nombreuses lettres d'admirateurs de son œuvre.

l'absurde.

Il y a un monde entre l'attitude des éditeurs et de la critique et celle du lecteur isolé qui se jette éperdument vers moi. Je ne m'appuie jamais que sur des faits. Les lettres sont ici, et la presse d'antan. Je vous donne par ailleurs un aperçu édifiant.

Vous comprendrez que je n'aie pas lutté. D'abord à cause d'une lésion au cœur. Ensuite parce qu'il est impossible de se donner, de chercher à épuiser son rêve par l'intermédiaire de l'art, et, en même temps, de s'alourdir par des questions d'ignorance, de bassesse, d'absurdités.

J'ai un regret, parce qu'il s'agit de la France. J'ai des origines hispano-mauresques et même plus lointaines, je me sens absolument orientale et dépourvue surtout d'ironie, ce qui n'est pas fait pour plaire chez nous, mais je suis née à Arras, j'y ai passé ma jeunesse, j'ai fait toutes mes études d'art à Paris, où l'on me prédisait un avenir sans correspondance avec ce qui m'échoit aujourd'hui... Dans ces conditions, on ne sait plus de quel pays on est ! Il m'a été dit, à maintes reprises, que l'Allemagne était tout indiquée pour faire un sort à mes livres et peintures mais... comprenez mes hésitations⁵. Je dois dire qu'un Allemand est venu me voir un jour et m'a dit les choses les plus intéressantes que j'aie entendues de longtemps. Il ajoutait : Vous avez la vie merveilleuse, venez chez nous, vous serez comprise... (?) Autrefois dans ma jeunesse, j'ai été admirablement reçue en Westphalie.

J'en reste à cette impression pénible que me fait la carence⁶ bien établie depuis dix ans.

Si je n'avais que la peinture, elle suffirait déjà à m'absorber entièrement ; je n'ai jamais fréquenté le monde littéraire, les cénacles, je n'avais pas le temps ni le goût de le faire, j'ai très

⁵ N'oublions pas que nous sommes en été 1938...

⁶ Le manque d'écho, le silence qui entoure son œuvre.

longtemps voyagé et payé par surcroît à la maladie et au bistouri de lourdes redevances. Cela me marque pour toujours.

Et je vais, accompagnée de cette dérision énigmatique. Si j'étais seule au monde et privée de ressources, je m'enfuirais en Orient pour y savourer la misère ensoleillée. Je dois rester. J'attends mon mari (Sylvius) qui est forcé de demeurer en Alsace, où je ne puis pas habiter à cause du climat, et c'est une grande plaie pour tous deux.

Je me console en donnant la vie à ces êtres nombreux et mystérieux qui m'assaillent. Mon ami d'Agincourt les photographie sur commande, je ne crois pas qu'il ait des épreuves prêtes. Je n'ai pas cette collection ici – je tâcherai de vous en envoyer.

Je n'ai pas de théâtre, une pièce inachevée : les yeux fermés⁷ – Je vous remercie de l'indication p[ou]r Nice, je tenterai quelque chose. Mais Nice est d'une futilité folle ! on s'y occupe surtout de la reine des citrons, des fraises, des petits pois... et un carnaval perpétuel, quelle vie ! Je n'y vais jamais.

Je reviens à d'Agincourt. Je crois qu'il est à Paris, il vous montrerait sûrement ses plaques et vous pourriez choisir ce que vous aimeriez avoir. Voulez-vous faire ainsi ? Je ne puis rien vous indiquer, c'est une question de goût personnel. J'espère que vous verrez un jour les originaux, la couleur et l'intensité des regards.

J'attends les envois promis et vous en parlerai en toute amicale franchise, je ne doute pas de leur belle qualité.

J'ai vu cet élan sur votre photo !

Vous êtes jeune, vous tendez les bras vers la vie, étreignez-la bien. Si elle blesse, elle a de radieuses secondes (ne comptons

⁷ Nous avons publié le synopsis de cette «pièce inachevée» qui aurait dû être mise en musique par Gustave Ferrari (voir *Cahier 13*, pp.5-7). Le projet n'a jamais abouti.

rien par minute !), n'en laissez perdre aucune !

Vous avez l'enthousiasme, le talent, le succès, ce contact immédiat avec le public qui galvanise et maintient la foi, le désir du mieux, l'exaltation indispensable à la réussite. Allez contre vents et marées, allez !

Le 14 Juillet à 15h45 – le 10 Août (à 15h45 aussi je suppose ?) je vous écouterai, j'en trouverai le moyen !

Il y a 18 ans que j'ai cette maison où je suis toujours revenue, il y a 4 Km. jusqu'à Grasse, je n'y vais jamais, Grasse ne sait même pas mon nom... le cercle littéraire ne m'a jamais vue, et l'on y pourrait dire ce que disait galamment un journaliste marocain, qualifié de très aimable : Qu'est-ce que c'est que cette dame qu'on ne connaît pas ?

Et maintenant que le fil est noué, puis-je vous demander :

Marc, si je dois avoir un ami, un défenseur à Paris, sera-ce vous ? Je n'entends pas un dévouement qui vous prenne des heures comptées et trop remplies par votre travail, mais simplement, parfois, cette action du cœur qui fait dire : avez-vous lu ? lisez... un courant qui irait réveiller A. Michel de sa mortelle léthargie. Je vous pose cette question à cause des sentiments si spontanés et sincères que vous m'exprimez.

De même, peut-être, un jour, entendriez-vous parler de l'homme, de la femme susceptible de s'intéresser à mes peintures. Je les ai toujours gardées dans la pensée de les vendre en bloc pour en faire un musée, qui porterait mon nom, qui serait dans une zone de sécurité. Je sais qu'il y a des milliardaires que passionnent les questions paranormales, mais les trouver ! Si vous le désiriez, je vous enverrais q[uel]q[ues] exemplaires de la Conférence Monod⁸.

⁸ Edouard Monod-Herzen, ami et admirateur de Marguerite Burnat-Provins, dont la veuve a déposé à la Collection de l'Art brut un fonds important, documents, photographies et plaques montrant des dessins de *Ma Ville*. Voir

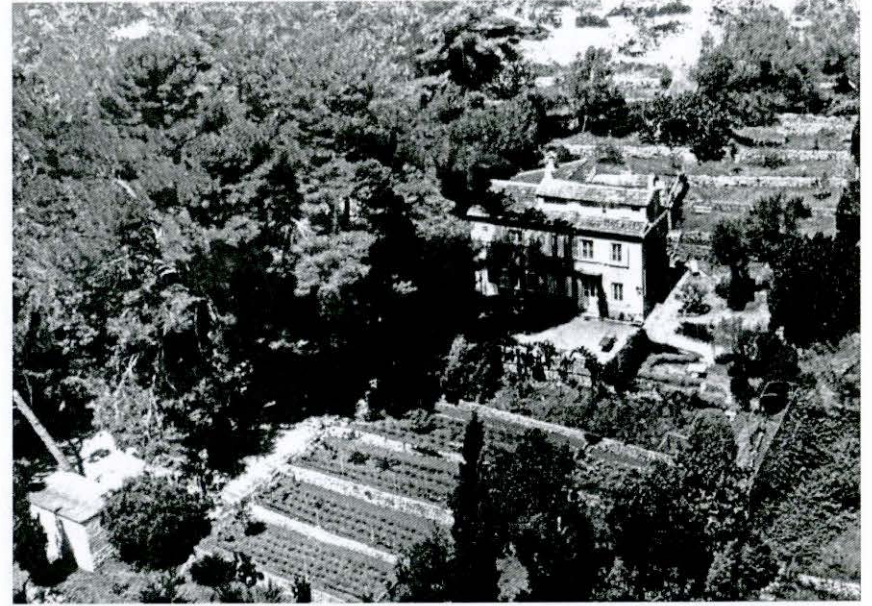
Si vous veniez ici, je vous mènerais dans les pins, vous entendriez passer un océan dans leur ramure, le jeu de l'air, la respiration de l'univers. Quelle leçon !

Il y a ici cet encens unique qui s'évapore de la terre chauffée sous les aiguilles rousses, il y a les lucioles, demain, l'âme du jasmin... Pauvres tous ceux qui n'ont pas cela !

Au revoir Marc, je sais que je n'ai pas besoin de vous souhaiter la vaillance au service des belles et bonnes causes. Grand succès toujours !

Au Clos, quelqu'un pense à vous.

El Chibani Meskine (le vieux malheureux)



Le Clos des Pins, St-Jacques-de-Grasse, vue aérienne, en 1960-61. Collection privée; photo Yves Burdet, Morges.

Clos des Pins. St Jacques de Grasse
28 Juillet 38

Cher Ami¹,

La vue de votre transparente écriture me cause autant de plaisir que celle d'un beau cristal ! tant d'envolée, d'idéalisme ! on peut miser beaucoup sur cette calligraphie aérée, j'attache une grande importance à ce signe. Un moment, au Maroc, je faisais, avec succès, des études graphologiques qui me passionnaient.

Je vous remercie de votre bonne et confiante lettre ; je comprends dans quels rouages vous êtes engagé, saisi par le travail, la fièvre de notre époque, le désir du mieux, et vous gagnez bellement votre vie, vous aidez votre mère, c'est si bien ! Il ne faut pas me répondre q[an]d vous n'avez pas le temps – il ne faut jamais me donner une minute de votre indispensable repos, mais faire ceci : quand vous aurez un souci, une hésitation, une peine, une décision à prendre, pensez à moi, appelez-moi par mon nom : Marguerite Fulvie et je viendrai. Vous le saurez. Pendant la guerre, j'avais un ami, capitaine, à qui j'ai dit : Vous reviendrez, je serai à vos côtés, je vous protégerai – Il m'écrivait que pendant les heures les plus terribles, sous une pluie de balles, des rafales d'obus, «[je] sentait deux mains, les vôtres, qui écartaient les projectiles et [me] faisaient un chemin» – Il est revenu indemne. C'est le colonel Guillaume, le d^r de choc.

Pour mes frères, de même. Ils y ont passé 4 ans, ils sont revenus. L'un a eu les cheveux brûlés et rasés par la balle qui devait lui

¹ Dans la mesure du possible, l'orthographe et la ponctuation de la lettre originale ont été conservées.

percer la tête, l'autre, à Dunkerque, a vu venir une torpille, elle s'est plantée à ses pieds, dans une bouche d'égout, sans éclater, et il restait là à la regarder. – Il rentre à son poste, s'assoit à une table, d[an]s l'angle de la pièce, un obus emporte t[ou]te la chambre, sauf la table et lui, qui restent suspendus. – L'esprit peut tout, on n'y pense pas assez. J'ai guéri, à Cannes, par la pensée, en 15 jours, une paralysie totale d'un avant-bras, roide depuis 15 ans, main repliée, atrophiée. – Au bout des 15 jours, la malade, amie, professeur de musique, me faisait des tierces au piano. La main a repris son volume normal. Id. un mal de Pott, nécrose du talon, un enfant de 8 ans – 3 ans de plâtre, 3 semaines de traitement. Je n'ai jamais tiré parti de tout cela, harcelée par la peinture, la poésie, la maladie... (huit opérations en trois fois, plusieurs agonies) etc., etc. J'ai vécu comme j'ai pu, en luttant pied à pied, d'une façon qui a fait dire à un médecin qu'il m'accordait une résistance 12 fois supérieure à la moyenne. J'ai subi un martyre (il continue : lombosciatique double en ce moment), toujours marchant, toujours travaillant et je ne crois pas à la maladie... ! Je suis arrivée à maîtriser des coliques néphrétiques et à préparer un repas dans cet état. Je ris q[an]d on m'arrache une molaire – Voir la tête du dentiste !... il faut que l'intelligence serve à quelque chose, et, d'abord, à n'avoir peur de rien. De ce tremplin-là, on peut partir.

C'est sur cette force mentale que je m'appuie pour vous dire : appelez-moi et je viendrai. Je le peux. J'ai décrit minutieusement des logements où je ne suis jamais allée. J'ai pu me dédoubler. On m'a dit que j'avais manqué une fortune à compter par millions... J'en ai une autre. En 1920 on me proposait, à Marseille, 300.000 f. par an ou plus, une infinité de cadeaux de valeur.

J'ai laissé dormir tout cela, de même qu'une voix de contralto extrêmement rare, paraît-il. Je l'écoute pour moi, de temps en

temps, elle vibre comme un violoncelle.

Mais tout cela... tout cela ne pouvait pas rencontrer une vanité absente ! Je suis un vieux peintre, un vieux malheureux, qui aime les vêtements en loques, le soleil, la solitude, la Paix, la grande, celle des morts, atavismes arabes, Monod² prétend plus au Sud, nègres. Jamais je ne me suis mieux sentie chez moi qu'avec les Marocains, chez eux, ou, dans le sable, qu'avec les femmes fellah que j'allais rejoindre en Egypte, sous la tente, qu'avec des nègres, dans des plantations, au Brésil. En revenant des Canaries, sur un cargo à bananes, choisi exprès p[ou]r être tout à côté de la mer, je me suis levée à l'aube, p[ou]r apercevoir les villes blanches, Safi, Mogador, Mazagan... quel coup au cœur, quel élan ! C'est là, mon pays, ma terre brûlante, mon sable doux, mon horizon en fuite, éperdument. Et, vous voyez... la métropole me renie !

Voici ma situation en acte : matériellement, je n'ai besoin de rien... que de tous ces superflus nécessaires à un artiste. Mon gain légitime m'était dû, car j'ai travaillé sans répit, et je continue. Jamais je ne quitte ce coin, le mot distraction, diversion, n'a qu'un sens pour moi : travail, sous une discipline infiniment rude, que je maintiens. Non seulement je puis me suffire, mais je sais que je serai épuisée avant l'œuvre. Chaque jour il me semble que je vais commencer à dire, à faire quelque chose, et quand il y a une nouvelle peinture sur mon chevalet, un poème de plus dans mon cahier, je m'endors tranquille, dans cette maison solitaire où les hommes du quartier me disent qu'ils ne voudraient pas rester. Je leur ai dit...Précisément, parce que vous êtes des hommes... (lisez des paysans !)

On acquiert, d[an]s le silence, une grande finesse d'ouïe. Je connais tous les petits bruits de la nuit. Deux fenêtres sont ouvertes devant les volets fermés, j'entends couler la fontaine, bruire les pins et chanter les étoiles. En ce moment c'est la fête du

² Voir la note 8, lettre précédente.

jasmin, ces soirs parfumés sont adorables.

Et là-bas, très loin, très près... il y a Nice, Cannes, Antibes et autres Juan les Pins... une corruption terrible ! un cadavre grouillant de beau pays insulté, pollué, dont l'odeur, heureusement, n'arrive pas jusqu'ici !

C'est dans mon silence que j'ai lu ce livre des Adieux, rythmé par les palpitations de ce cœur 1934³ qui vous étonne aujourd'hui, parce que vous en avez un autre !

Vous le savez, Marc, nous possédons une grande réserve de cœurs... Il faut seulement souhaiter que ceux qui sont usés ne restent pas vivants !

J'ai aimé la forme et l'âme de vos vers, saignants. C'était le moment de la plaie, elle vous a suggéré de belles trouvailles et la harpe morte, debout (une si précieuse image) doit continuer son chant sur les modes apportés par la vie.

Je ne veux pas me laisser entraîner pour vous obliger à lire une brochure... mais pour se connaître, il faut se connaître n'est-ce pas ! – et, lorsqu'on est livré au public, il y a des gens qui n'hésitent pas à vous inventer.

J'ai reçu une lettre chaude de Marc Auran⁴, qui a, comme vous le dites, du talent, de l'émotion. Je lui ai répondu.

Vous avez maintenant les livres demandés. J'ai réuni ici les grands papiers que j'ai pu recueillir ; en détruisant notre propriété dans le Nord, les Allemands ont brûlé ou emporté, une cinquantaine de tableaux valaisans, tirés à 500. – Ce livre vaut aujourd'hui de 5 à 600 frs. – un hollandaise a fait 3000.- Y a-t-il quelque risque à le confier à une imprimerie pour des reproductions ? Il m'en reste très peu ici, trois ou quatre. Ils sont imprimés sur papier Canson. – J'ai apprécié la belle tenue de la

³ Il s'agit probablement de poèmes de Marc de la Roche, écrits en 1934, et que leur auteur peine à reconnaître comme siens quatre ans plus tard.

⁴ Non identifié.

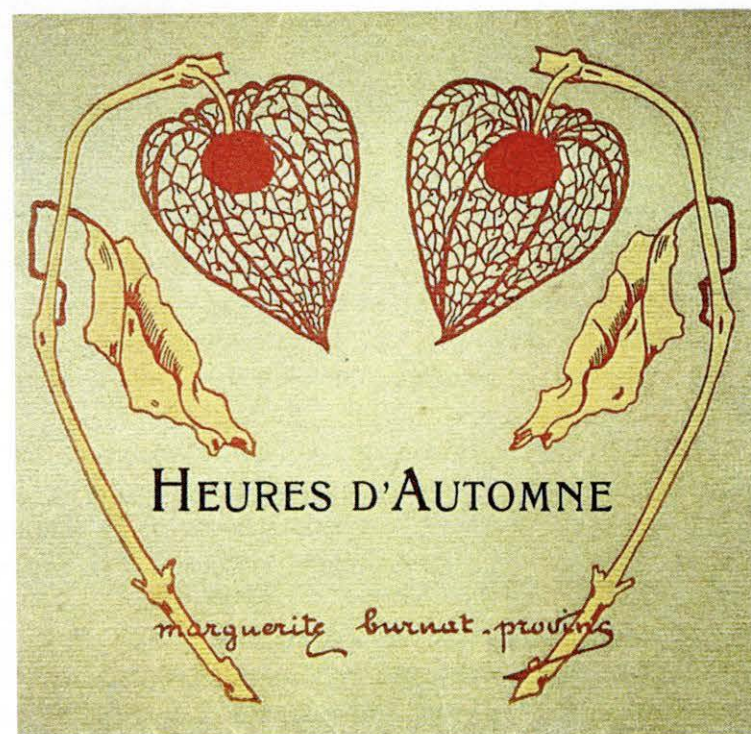
revue. Peut-être l'article que votre ami veut bien me proposer, pourrait-il porter sur «Ma Ville» – Je lui fournirais des photos. A part les T.V. j'ai décoré les Heures d'automne, de légères feuilles mortes – la Servante, de vignettes en noir. Je vous remercie de ce que vous faites pour moi – La grande peine d'avoir perdu, depuis tant d'années, le fruit matériel de mon travail, réside dans la pensée que ces sommes auraient pu être consacrées au soin de «Ma Ville» – à la faire connaître, à lui assurer un sort et un abri, dans ce musée à mon nom où je me promène si souvent ! J'entends Wells ! «Il faut que cela soit connu, préservé, conservé !» – oui, il faut – mais comment ? – Une exposition à Paris aurait coûté 60.000 frs. – 1000 verres et cadres. Jamais je n'aurais consenti à une présentation médiocre, et, avec 60.000 frs je ne pouvais m'offrir le luxe de beaux cadres : celui d'ivoire que je vois à «la Vie» – celui de fer ciselé que je vois à «la Mort» et tant d'autres – En 1928, Ed. Monod Herzen estimait cet ensemble 1 million – il doit valoir 1.500.000 frs, aujourd'hui, et tout est ici, empilé, à deux pas des bois (que j'ai vus brûler hier à l'horizon, un effroyable embrasement) qui peuvent brûler demain – Mon lit est à 15 mètres de la brousse verte qui ne demande qu'à flamber ! Un été j'ai aperçu 32 incendies. Un jour, avec mon mari, nous avons dû déménager peintures et papiers dans des planches de jasmins. J'ai passé la nuit à regarder brûler le vallon en face... le vent a tourné.

J'ai bien regretté pour vous cet avortement de vos projets ! – Ne vous découragez jamais ! Appelez : Marguerite Fulvie ! Et avancez. L'absence, la distance ne sont rien. L'amitié est là, subtile, électrique, une onde. Qu'elle vous soit bienfaisante ! M. de K. (Sylvius) sera ici après-demain pour trois semaines ! Et puis... après ??? L'Alsace, je ne peux pas ! le pays, les gens, la langue, le ciel... tout m'est contraire, j'y ai failli mourir ! – Problème.

Encore mille fois merci ! Bon courage, toujours, mais sachez vous reposer ! Mes meilleures pensées.

burnat-provins

Communiquez mon adresse à votre amie libraire et, un jour, donnez-moi la sienne. Il y a ici une humidité nuisible aux livres. Leur entretien prend du temps. Je suis toujours contente d'en vendre [?]⁵.



Heures d'automne, 1904. Livre imprimé et édité par Säuberlin & Pfeiffer, Vevey. Collection particulière, Suisse.

⁵ La fin de la lettre est très difficile à déchiffrer, car écrite verticalement dans la marge de gauche du premier feuillet.



La Femme à la fontaine, s.d. (vers 1898). Huile sur toile.
Musée cantonal des beaux-arts, Sion. Voir p. 25, l'article de Catherine Dubuis.



Femmes à la fontaine, in *Le village dans la montagne*, Edmond Bille, C.F. Ramuz.
Lausanne Payot et Cie éditeurs. Voir p. 25, l'article de Catherine Dubuis.

PETITS TABLEAUX VALAISANS ET LE VILLAGE DANS LA MONTAGNE : DEUX REGARDS SUR LA RURALITÉ VALAISANNE AU TOURNANT DU XX^e SIÈCLE¹

Petits Tableaux Valaisans (1903) et *Le Village dans la montagne* (1908) présentent de nombreuses ressemblances, notamment sur le plan des thèmes, de la visée littéraire et de la réalisation esthétique. La comparaison entre ces deux livres s'impose, dans la mesure où ils accomplissent l'un et l'autre une approche de la ruralité montagnarde valaisanne dans la première décennie du XX^e siècle, par le biais d'un regard extérieur qui n'appartient pas à la communauté qu'il observe. L'un et l'autre espère représenter au plus près la réalité qu'il décrit, dans le choix des thèmes, de la langue et des images qui l'accompagnent. Chez Burnat-Provins, cette attirance pour le mode de vie des Valaisans du plateau de Savièse l'amène, vers 1898, à réaliser *La Femme à la fontaine*, une huile dont nous possédons aussi le dessin préparatoire. Ce thème de la «femme à la fontaine» se retrouve chez Edmond Bille (*Femmes à la fontaine*), l'illustrateur du *Village dans la montagne*. Mais là s'arrête la ressemblance. Mise à part la technique (huile et gravure), le monde représenté ici est très différent : enfermée, enclose par les murs de la maison chez Burnat-Provins, l'activité de la jeune femme est paradoxalement montrée selon un mode patriarcal qui sépare le monde des femmes et leurs activités de celui des hommes. En revanche chez Bille, les deux lavandières sont à l'extérieur, en contact avec un environnement montagneux, et semblent par cela même bénéficier d'une plus grande liberté dans une activité traditionnellement réservée aux femmes. Sans parler des couleurs,

¹ Une version abrégée de ce texte a été présentée au «Forum annuel de l'histoire et des sciences humaines en Valais», le 16 janvier 2009, à la Médiathèque Valais-Brigue. Les citations renvoient aux éditions originales.

chaudes, intimes, chez Burnat-Provins, froides chez Bille.

Ces deux livres offrent des textes, aménagés en chapitres, accompagnés d'illustrations (gravures sur bois et/ou sur cuivre). Le but est de réaliser ce qu'on peut appeler un «beau livre», avec des textes de qualité et des images de même aloi. La couverture des deux ouvrages annonce ce projet : très grand format pour Ramuz (27 cm x 36 cm), format oblong inusité pour Burnat-Provins. Ce qu'on ne voit pas à l'image, c'est la texture des deux objets, toile «rustique» dont le grain, sensible au doigt, préfigure la rusticité des mœurs que l'on va décrire. Où les deux ouvrages diffèrent, c'est que, chez Burnat-Provins, c'est l'auteure elle-même qui réalise les illustrations, alors que chez Ramuz, il s'agit d'un tiers, le peintre Edmond Bille. Ce qui me fait penser que cet article aurait peut-être dû s'intituler : «Trois regards sur la ruralité valaisanne au tournant du XX^e siècle». Autre différence, pour ne s'en tenir encore qu'à des aspects extérieurs : les chapitres de *Petits Tableaux Valaisans* portent des titres, ce qui n'est pas le cas de ceux du *Village dans la montagne*.

En ce qui concerne les illustrations, les différents modes d'accompagnement d'un texte par une image ne sont pas très nombreux. On en retrouve quatre dans les deux ouvrages. D'abord les lettrines (enluminures des capitales de chaque chapitre), technique héritée du moyen âge et très prisée des artistes de l'Art nouveau; puis les vignettes de fin de chapitre, façon cul-de-lampe; ensuite les illustrations qui s'insèrent dans le texte, le façonnant autour d'elles; enfin les illustrations pleine page. On peut remarquer que dans *Le Village dans la montagne*, les lettrines sont accompagnées par des illustrations de tête de chapitre, enrichissant ainsi la présentation du texte. Le format du livre permet en effet une variante de la tête de chapitre et une plus

grande souplesse dans l'insertion des images à l'intérieur du texte. En revanche, le choix de la typographie est le même dans les deux ouvrages.

Venons-en maintenant aux circonstances de parution des deux livres. Elles sont très différentes, et il convient de le souligner avant d'aller plus loin. Marguerite Burnat-Provins, d'origine française, épouse de l'architecte Adolphe Burnat et installée à Vevey, puis à La Tour-de-Peilz, découvre le Valais dès 1898, grâce au peintre Ernest Biéler. Au profit d'une formation en beaux-arts à Paris, elle n'a encore publié aucun livre, mais sa fascination pour le Vieux Pays l'incite à forger le projet de ce qui deviendra *Petits Tableaux Valaisans* : un bel ouvrage chantant ce pays édénique, où elle a trouvé le bonheur en échappant à la monotonie des bords du Léman. Nous avons donc affaire à une initiative privée, entièrement financée par l'auteure, et imprimée par une entreprise veveysanne, Säuberlin & Pfeiffer, spécialisée dans la réalisation de prospectus et de dépliants publicitaires. Les bois seront gravés par trois graveurs d'Ardon, selon les instructions très détaillées de l'artiste. C'est un objet-livre de facture ambitieuse qui s'élabore sous la baguette exigeante de Marguerite Burnat-Provins. Piqués au jeu, les imprimeurs se dépensent sans compter, reprenant, corrigeant, modifiant au gré des demandes de l'auteure. Le résultat sera salué par l'ensemble des imprimeurs d'art, et jusqu'en Angleterre, comme un chef-d'œuvre de goût dans la réalisation des images, le choix de la typographie, le soin apporté aux détails (couleurs assorties des rubans servant de signets, par exemple).

Pour *Le Village dans la montagne*, il en va bien autrement.

Ramuz, qui a déjà publié *Aline*, *Jean-Luc persécuté* et *Les Circonstances de la vie*, reçoit commande d'un texte sur le Valais de la part des éditions Payot, éditeur alors solide de la place. Il est prévu que ce texte sera accompagné d'illustrations du peintre Edmond Bille, qui jouit d'une certaine notoriété et connaît bien le Valais, contrairement à Ramuz. Nous avons donc affaire à une commande (les artistes seront payés par l'éditeur), et le résultat sera le fruit d'une collaboration entre un écrivain et un peintre, donc entre deux personnes différentes. De fait, parmi les illustrations qui seront choisies, il y en a qui n'ont pas été réalisées pour l'occasion, mais sont reprises par le peintre. On en trouve même (et ce ne sont pas les plus réussies) qui sont des reproductions en noir et blanc de tableaux existant par ailleurs. Ramuz, pour se «documenter» sur le mode de vie des montagnards Valaisans, va faire plusieurs séjours à Chandolin, dans le chalet d'Edmond Bille, et surtout à Lens, dans un petit hôtel.

D'un côté donc, un élan passionné pour un pays et ses habitants ; de l'autre, une commande et une collaboration qu'on pourrait qualifier de «raisonnable». On verra que l'ouvrage le plus menacé de verser dans ce que les historiens de l'art nomment «le primitivisme rural» n'est pas toujours celui qu'on pense.

Pour en venir au projet littéraire, celui de Ramuz porte déjà l'exigence qui sera la sienne dans toute son œuvre : parvenir à l'universel en plongeant ses racines dans le singulier. Il s'agit donc d'observer les mœurs des paysans Valaisans, afin de mettre au jour la manière dont l'homme, confronté à une nature chiche et dangereuse, se tire d'affaire pour survivre. Ramuz recourt à une

narration par «morceaux», chapitres numérotés en chiffres romains et au nombre de XVI, où les montagnards sont évoqués le plus souvent par le pronom «ils». De manière rigoureuse, le récit suit l'évolution des saisons, débutant à la fonte des neiges pour se terminer en plein hiver, avec un chapitre de conclusion plus général sur les légendes, et de réflexions sur la vie, où apparaît ce souci de l'universel humain :

«Et puis peut-être qu'il ne faut pas aimer les hommes pour leurs différences, mais leurs ressemblances, et voir surtout en eux par où ils sont tous frères, ayant tous les mêmes douleurs, les mêmes joies, les mêmes peines et une même façon d'aimer. Les voir dans le durable, dans leur fond, non dans l'accident².»

Rien de tel chez Marguerite Burnat-Provins, pas de projet de représentation d'un universel humain, mais une approche poétique d'un lieu et de ses habitants. Si l'on revient aux couvertures des livres, on voit que Ramuz a gommé la singularité du lieu en optant pour un titre vague : *le village dans la montagne*, les articles définis renforçant l'indéfinition, comme souvent en français. Tandis que Burnat-Provins affiche la couleur : petits tableaux valaisans, la région est nommée et revendiquée comme lieu d'enracinement du texte. Mais si on y regarde de plus près, on constate une chose étrange. L'illustration que présente la couverture de Burnat-Provins est on ne peut plus neutre : les physalis³ ne sont pas des plantes spécifiques de la montagne valaisanne. Ils ont été choisis ici vraisemblablement

² *Le Village dans la montagne*, p.257.

³ «Plante ornementale, d'origine américaine, dont le calice, après floraison, s'accroît en une sorte de cage membraneuse, orangée, entourant une grosse baie ; synonymes : alkékenge (mot persan), coqueret, amour-en-cage» (*Petit Larousse illustré*).

pour leur valeur décorative (forme et couleurs). Tandis que ce qui se passe, quand on observe la couverture du *Village dans la montagne*, c'est que la neutralité du titre se trouve contredite par l'illustration, que même un regard non averti identifie instantanément comme une silhouette en costume valaisan. Comme si le choix de l'illustration de couverture trahissait l'anonymat voulu par le titre. Comme si l'écrivain et le peintre ne tiraient pas à la même corde⁴.

Par ailleurs, le titre de l'ouvrage de Burnat-Provins est sans conteste un titre de peintre ; l'artiste va montrer, en autant de tableaux, des gens, des situations, des objets, et des faits de la vie quotidienne des paysans valaisans. Non seulement ce choix découle de la formation de l'artiste, mais il l'oriente aussi vers ce qui sera son mode d'écriture privilégié : le poème en prose. L'approche globalisante de la poésie convient au découpage en «tableaux» de la réalité. Là où Ramuz raconte la vie des paysans de montagne, Burnat-Provins peint des «tableaux» saisissables en un coup d'œil, ou presque, car jamais personne n'a réussi à éliminer la linéarité de la lecture, donc le temps qu'il faut pour parcourir un texte, tout bref qu'il soit. Si l'on pouvait pousser l'analyse assez loin, on verrait que ce n'est pas si simple ; que chez Ramuz⁵, on peut trouver des «tableaux», comme on peut trouver aussi chez Burnat-Provins des récits⁶.

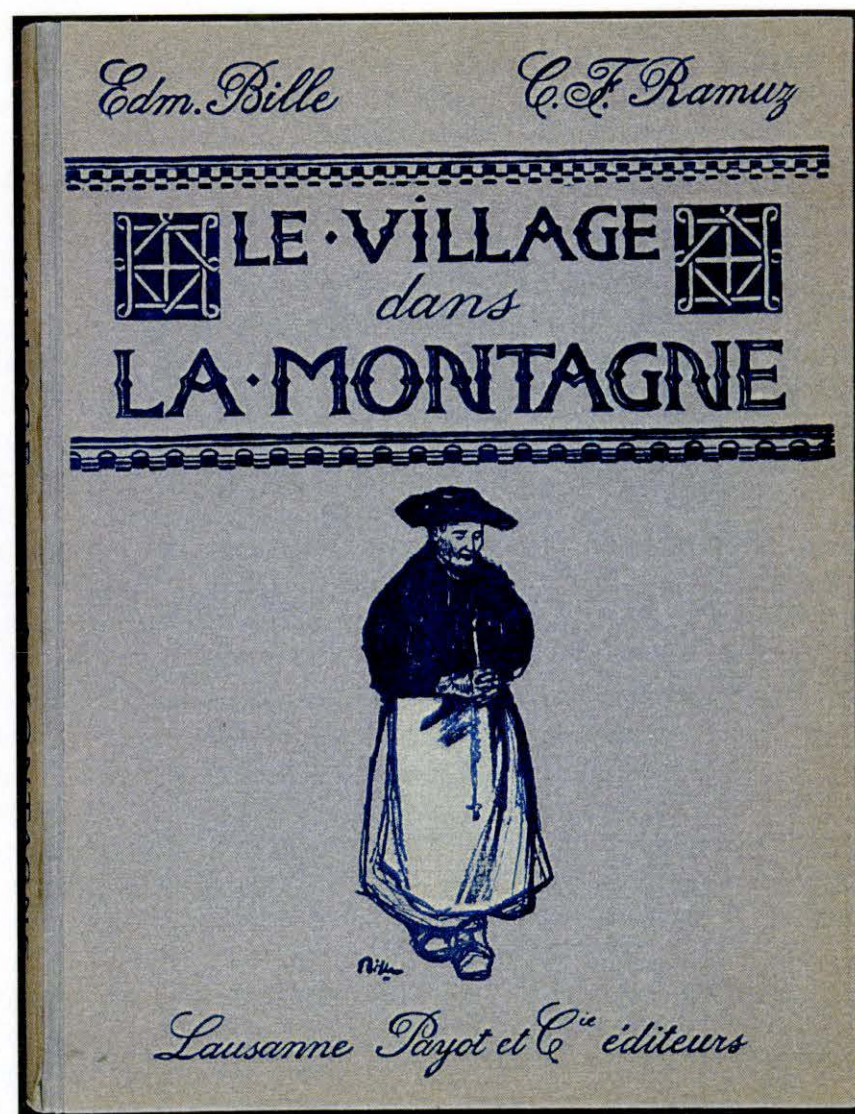
⁴ Voir la Notice dans les *Œuvres complètes V*, «Nouvelles et morceaux», Tome 1, 1904-1908, Genève, Editions Slatkine, 2006, p.490.

⁵ Cf. la déclaration bien connue : «Si j'ai des maîtres, c'est chez les peintres.» (*Œuvres complètes II*, «Journal», 3 avril 1908, Tome 2, 1904-1920, Genève, Slatkine, 2005)

⁶ «La linguistique textuelle considère le tableau comme une *séquence* descriptive : soit une unité textuelle intermédiaire entre la proposition et le texte [...]», Rudolf Mahrer, «Poétique ramuzienne du tableau» in *Dans l'atelier de Ramuz*, Lausanne, Etudes de Lettres no 1-2, 2003, p.269.



Petits Tableaux Valaisans, 1903. Couverture. Impression en relief sur toile marouflée sur carton.



Le village dans la montagne, 1908. Couverture d'Edmond Bille.

Pour mieux illustrer mon propos, je vais prendre des exemples dans les deux textes. Mais, s'il est relativement facile de citer un chapitre entier (un «poème») de *Petits Tableaux Valaisans*, il l'est beaucoup moins de choisir des extraits dans le texte de Ramuz, nettement plus étendu. On me pardonnera le choix arbitraire de ces extraits, en gardant à l'esprit que ce ne sont que d'infimes aperçus d'un ensemble bien plus riche. Parmi les chapitres qui présentent un thème commun, j'ai choisi l'eau et le vin. L'eau d'abord, l'eau sauvage issue du glacier, domestiquée par les hommes : le bisse⁷ ; et l'arrosage, la façon très particulière qu'ont les paysans de montagne valaisans d'arroser leurs prés.

LE BISSE

Ourlé du sauvage parfum des menthes, le Bisse court en écartant les herbes qui le saluent : la sauterelle confiante s'y aventure à la nage, et l'émail vivant des cétoines enrichit les feuillages sur ses bords.

Il trempe les chevelures des racines, passe sous des ogives de branches, traverse des cathédrales de feuilles, descend des escaliers de pierre.

Venu tout froid de la forêt, il miroite la peluche des mousses et faufile son eau tordue en de capricieuses ravines, artères ouvertes où s'épanche le sang blanc des glaciers ; puis, brusquement évanoui, il s'enfonce sous l'épiderme brun de la terre pour s'y perdre, muet et caché dans son cœur.

Et, quand il reparaît, son bruit claque en applaudissements, bravos de la Nature qui s'adressent à la vigueur des arbres, à la splendeur des nuages ! Somptueux, il roule le trésor fluide des perles qui s'écrasent, et secoue sa draperie chiffonnée que piquent les clous d'or des renoncules.

Son onde fiévreuse, contrariée par les pierres, déchirée par les doigts invisibles qui s'y plongent et font voler la soie floche des écumes, vient parfois s'étendre, pour se reposer, dans un havre caillouté de graviers

⁷ «(Suisse) Long canal amenant de l'eau pour l'irrigation, dans le Valais» (Petit Larousse illustré).

ronds comme des noix, sur lesquels, transparente et calmée, la douce Eivoué frissonne en moires courtes, et se tait...

Eau changeante, inégale comme la vie qui amène des heures claires, des flots troubles, et cache des creux noirs où veillent les soucis ; eau parlante, qui hache des plaintes et des cris d'allégresse, ton bruit, allongé sans fin au flanc meurtri de la montagne, frère des râles du vent et des sanglots des nuits, rythme des mots inconnus que le Ciel là-haut, murmure à l'éternité des neiges, et qui disent, peut-être «toujours», peut-être «jamais».

Petits Tableaux Valaisans, p.18-20.

[...] ils ont taillé dans le bout du lac comme une porte, pour avoir l'eau. Elle part en avant avec un clair élan et un frémissement joyeux, et d'abord court dans une combe où son lit a été à l'avance creusé. Là c'est encore presque un ruisseau, un de ces torrents de montagne, qui rebondissent dans les pierres avec un chant clair qui résonne au loin. Puis au bas de la combe vient un raide talus où les premiers gazons se montrent ; et là l'eau est emprisonnée. Ils ont fait une digue, ils ont arrêté le torrent ; ils ont bâti en l'air, sur des gros pieux tordus, comme un canal de bois, fait de trois planches bien épaisses ; et c'est là que l'eau s'en va à présent. [...]

Et le bisse redevient rigole, il suit une espèce de chemin creux ; il brille, il est éparpillé par petites pièces rondes d'argent sur les pierres blanches du fond : et les fleurs partout ici s'ouvrent, tandis que sur le ciel les crêtes aussi s'abaissent, qu'en avant s'élargissent de grands espaces creux. Tout à coup, il y a comme une entaille entre deux pentes ; et là un autre petit lac, une grande mare boueuse ; un peu plus loin, on trouve le chalet.

Le Village dans la montagne, p.66-68.

L'élément commun aux deux textes, c'est la dynamique de l'eau, son mouvement impétueux ; son bruit aussi : «son bruit claque en applaudissements, eau parlante» chez Burnat-Provins, «chant clair qui résonne au loin» chez Ramuz. Mais, alors que le bisse,

dans le poème, n'est qu'un ruisseau de montagne, un morceau de «pure nature», Ramuz inscrit le travail des hommes dans sa description. Le bisse est le résultat d'une activité humaine qui modifie les lois de la nature. Cette présence de l'homme en accord ou en conflit avec la nature est une constante du texte de Ramuz. Ce qui est typique chez Burnat-Provins et dont on trouve de nombreux exemples dans son œuvre, c'est l'invocation à l'eau de la dernière strophe, qui clôt le poème sur une note philosophique, voire métaphysique. Cet arrière-texte affleure par le biais des majuscules dont l'auteure dote les éléments naturels : le Bisse, la Nature, l'Eivoué (l'eau, en patois).



Lettrine, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 18.

Si l'on regarde le rapport de l'image au texte, le bisse, chez Burnat-Provins, n'est présent que par le texte, qui prend pour ainsi dire toute la place, ne tolérant sur ses «bords» que l'insecte et la plante. Ce choix bien sûr contribue à renforcer la présentation du bisse comme un élément de la nature. Dans *Le Village dans la montagne*, curieusement, alors que le chapitre tout entier est habité par le travail humain, les deux planches pleine page nous donnent à voir un simple ruisseau, où la présence humaine ne se manifesterait que par les restes d'une vieille clôture, et un petit remblai. Là aussi, comme si le choix de l'illustration venait annuler ou contredire la portée du récit.



Le village dans la montagne, p. 79. Edmond Bille.

MENA L'EIVOUÉ

Traversant le chemin dans un tronc d'arbre évidé, le ruisseau reparaît au jour à deux pas de ma porte, et les paysans viennent, l'un après l'autre, «mener l'eau» qui doit aller, docile, arroser leurs champs.

Il est deux heures : à travers les noyers, le soleil pleut, le ciel brûle et les prés ont soif.

D'abord, c'est une femme qui tient sur l'épaule une pelle recourbée : avec un bruit mouillé, elle dérange les cailloux, fait des bourrelets de terre et le petit flot frisé qui s'impatiente, bondit et file sur son nouveau chemin.

La femme, arrêtée, la regarde, puis, serrant au creux de son coude la pelle qui s'égoutte, un doigt levé, elle reprend pour la route son tricot interrompu.

La coiffe à dentelles s'est à peine cachée derrière la haie, qu'un homme s'avance, la pipe aux dents, le chapeau écrasé sur l'oreille ; tranquillement, il démolit les petites forteresses pour appeler l'eau de son côté, un instant il observe, ses lèvres claquent sur sa pipe, il a l'air satisfait, le voilà parti...

Mais, parti sans voir le garçon qui attend, sous le poirier, pour prendre la place et envoyer un peu d'eau à ses pommes de terre ! L'ouvrage ne

traîne pas ; sans outil, le garçon tasse les pierres et les cimente avec du limon, l'eau clapote, se gonfle, obéit et, d'un élan rapide s'en va trouver le carré vert qui la réclame.

De même que les autres, le garçon la suit de l'œil, attentif, les mains pendantes et bourbeuses, puis il s'éloigne avec la certitude que son champ est inondé.

Hélas, il a compté sans la gamine agile munie d'une pioche, qui remue l'eau prestement, la dirige vers la sainfonière languissante de sécheresse, et s'enfuit comme un diabolin.

Cependant, au bout du pré qui s'étage en pentes rapides, à fleur de l'herbe, s'ouvrent deux yeux inquiets : la première venue s'est lassée d'attendre en tricotant que l'eau consente à humecter son foin et, comme rien n'arrive, c'est elle qui remonte patiemment pour voir si quelqu'un a «mené l'eau».

Elle n'a point de rancune, sans un mot remet les choses dans leur premier état, et s'en retourne, placide, son bas à la main.

Un quart d'heure plus tard, c'est l'homme qui surgit en grommelant : il recreuse le lit défectueux du ruisseau, pousse une pierre, en attire une autre, et s'assoit pour surveiller la descente. A ce moment, le garçon passe la tête entre deux touffes de noisetiers, la fillette revenue s'est mise à croquer une pomme verte sur le talus d'en face...

Personne n'aura l'eau, c'est sûr, et cependant, pour «mena l'Eivoué» on travaille, on travaille !

Petits Tableaux Valaisans, p.63-66.

Comme il faut donc que tous les prés soient arrosés, et qu'ils ne peuvent pas tous être arrosés en même temps, chacun a son tour d'arrosage. En haut de chaque pré, une rigole passe. Quand le tour de l'un est venu, il va à son pré le pic sur l'épaule, il prend une pierre plate, la met à sa limite en travers de la rigole ; ensuite, avec le pic, à deux ou trois endroits, il ouvre un peu dans la bordure ; et l'eau coule par belles nappes, l'eau s'étend ruisselant partout, tandis que la terre boit, et se réjouit. [...]

Au village, il y a Sidonie. Elle a trente ans, elle n'a pas encore trouvé de mari, quoiqu'elle soit douce et bonne travailleuse ; seulement elle n'est

pas riche, et puis pour un autre motif, c'est que les filles au village sont plus nombreuses que les garçons. [...] Et elle est bien forcée d'aller arroser toute seule. Alors on a peut-être un peu profité d'elle, parce que c'était une femme et qu'une femme se défend mal : presque tous ses tours reviennent de nuit.

Le Village dans la montagne, p.69-70.



Lettrine, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 63.

Le poème de Burnat-Provins est une petite comédie à quatre personnages, autour de cette activité vitale qu'est l'arrosage des prés ou du carré de pommes de terre. Il est évident que le plaisir de camper une saynète burlesque l'emporte sur la fidélité au «réalisme». La joyeuse anarchie au sein de laquelle chacun cherche à détourner l'eau à son profit amuse considérablement l'artiste, aux dépens d'une observation sérieuse. Chez Ramuz au contraire, l'accent est mis sur l'organisation des tours d'arrosage, sur la solidarité nécessaire entre les membres de la communauté montagnarde. Cependant, l'anecdote de Sidonie met en scène, elle aussi, un «détournement» du système, mais pour de tout autres raisons. Dans un cas, c'est l'individualisme qui l'emporte sur l'intérêt commun ; dans l'autre, c'est la complicité machiste qui pèse de tout son poids sur le personnage de la femme seule. On aurait pu s'attendre à ce que cette réalité-là soit mise en évidence par l'écrivaine plutôt que par l'écrivain, par ailleurs peu suspect de «féminisme». Les surprises sont donc toujours possibles. Un dernier mot sur l'usage du patois saviésan chez

Burnat-Provins ; il s'agit sans aucun doute de mettre l'accent sur une spécificité du plateau de Savièse, comme la mention des noyers qui en étaient alors le plus bel ornement. Mais Ramuz n'hésite pas, lui non plus, à user des mots patois, en particulier dans le chapitre consacré au chalet d'alpage, n'évitant pas la «couleur locale».

Pour le rapport image-texte, l'illustration du poème consiste en une lettrine et un cul-de-lampe ; là de nouveau, le texte est au centre, il porte à lui seul le sens, les images sont strictement décoratives. En revanche, chez Ramuz, l'homme debout avec son pic souligne la présence de l'élément humain dans le texte (organisation sociale de l'arrosage, précision des gestes), d'une manière un peu redondante d'ailleurs.

Passons maintenant au deuxième exemple, la vigne et le vin, sous leurs deux aspects : la récolte et la consommation, la vendange et la partie de cave.



Le village dans la montagne, p.71. Edmond Bille.

LA VENDANGE

Pliés sous le poids des fruits mûrs, les ceps se courbent vers la terre bleue où fondent les derniers éclats du brisier⁸, la vigne éclaboussée

⁸ Schiste feuilleté/ardoisé, brisé en éclats, concassé, que l'on répandait dans les vignes dans le but d'empêcher la croissance de la mauvaise herbe et pour faire

d'azur prend un air alanguiné : elle a fini sa tâche, et celle des paysans est près de s'achever.

Dès l'aube, les souliers ferrés heurtent les cailloux, chacun se rend à son clos portant la brante ou la cavagne⁹, et le dépouillement se poursuit.

Sur les coteaux, quadrillés de murs bas, court un frémissement d'activité, les manches blanches des filles ont des battements d'ailes, par les chemins tordus apparaît le mulet qui se cambre sous l'arc du bât, encadré de deux outres gorgées, les dalles chancelantes des escaliers s'émeuvent, et les lézards dérangés palpitent aux creux des pierres.

Ce n'est plus la splendeur des pendentifs précieux comme d'énormes bijoux, la joie claire des raisins blonds où tremblait la lumière, l'insolence rouge des grappes opulentes ! On ne voit que massacre, grains éclatés, pleurs qui coulent, et cependant, de cette dévastation doit naître le vin attendu qui console.

Là-haut, les vieux pressoirs tournent lentement lents et forts comme des instruments de torture, tout le pays s'enfièvre en aspirant l'odeur excitante qui a le goût de muscat, effluve ardent qui se lève et s'abat comme une vague, que l'air propage, que le vent chasse, qui inonde les villages et prend le cerveau... promesse grisante de l'automne, premier ferment des ivresses futures, en attendant l'heure où le vin nouveau coulera.

Déjà la saison s'engourdit : c'est la vendange ! la dernière récolte, les dernières chansons avant la flétrissure désolante et le grand apaisement d'hiver, car le vin jeune dit l'année caduque, bien proche de sa fin.

En bas, la ville forme un tas gris d'où s'envolent des coups de cloches, la cathédrale et les couvents comptent les heures tristement, et, sur leurs socles de rochers, les châteaux évidés qui rêvent évoquent les jours violents où les hanaps se soulevaient, lourds de la liqueur enflammée qui donne le sommeil et l'oubli.

Petits Tableaux Valaisans, p.104-106.

profiter le raisin de la réverbération de la chaleur (information transmise par Antoine Lugon).

⁹ La hotte en patois.

Quand le temps est venu, on voit partout sur les chemins des chars arrêtés : il y a dessus une cuve rouge où on met le raisin foulé ; et derrière le char, le mulet attaché attend la tête basse et balançant la queue. Ou bien on pend les brantes au bât, une de chaque côté, et elles se tiennent en équilibre, ou bien on les porte à dos d'homme ; c'est ainsi qu'on voit ces vieilles ridées, marchant lentement, pliant sous le poids. Mais aux endroits très raides ceux des vallées reculées qui ont un long chemin à faire pour rentrer chez eux, se servent encore de grandes outres de cuir, cousues en forme de sacs. [...]

Ils se sont baissés de nouveau, ayant rempli leurs seilles ; ils les portent à la brante où on foule avec le fouloir, et la brante s'en va à son tour à la cuve, et la cuve au pressoir. Ils en ont encore d'anciens, en bois, mis sous un petit toit porté par des piliers de pierre, devant la porte de la cave. Seulement ils ne sont pas pressés de s'en servir, ayant l'habitude des longues cuvées, par où leur vin prend un goût à lui qui est celui de la gousse, et une couleur plus foncée, et un arôme fort.

Le Village dans la montagne, p.186-189.

Le poème de Burnat-Provins est bien autre chose que l'évocation d'une scène de vendange. D'une manière propre à l'artiste, la récolte du raisin est assimilée à la destruction d'une beauté naturelle, un véritable gâchis («massacre, grains éclatés, pleurs qui coulent»). Le résultat de cette «dévastation» est maigre : «le vin attendu qui console». Et il peut être aussi germe de violence. Les pressoirs sont des instruments de torture, d'où coule le sang des suppliciés. Parallèlement, ce texte est traversé par le sentiment aigu du déclin, de la perte, qu'amène avec lui l'automne, et qui hante l'artiste depuis toujours. La planche qui accompagne ce poème est très explicite, avec ses vignes lie-de-vin sous les ruines du Château de la Soie (voir ill. de couverture). Chez Ramuz, on retrouve des éléments du poème : le mulet et son bât, les brantes, les outres, les pressoirs. Mais l'ensemble, où, de nouveau, la présence humaine (les «ils») domine, est dénué de tout effet dramatique, de toute lueur sanglante ; il est au contraire

éclairé d'une lumière calme et nette, précise et comme détachée.

LA CAVE

Saturée de l'odeur piquante du fromage et du vin, la Cave solliciteuse ouvre sa porte mal jointe qui guette le passant au ras du chemin.

Elle promet la fraîcheur et les bavardages en face des tonneaux sérieux, assis dans la pénombre et qui gloussent quand le vin coule.

Il y traîne un demi-jour sali, bluté par les soupiraux étroits, blafards comme des plaques d'argent, et ce sont des silhouettes fortement dessinées qui boivent en causant dans cette obscurité.

Un reflet aigu griffe le ventre rond des channes dont le couvercle bat, le verre unique passe de lèvres en lèvres, après le blanc, le rouge, après le rouge, le blanc... Dans le mouvement machinal des genoux croisés et recroisés, un pied lourd frappe le sol, des mots sonnent contre la voûte et le temps passe.

Là-bas, des choux violets réfléchissent à côté des pommes de terre en robe de bure, le cuivre transparent des oignons se fêle et tombe en éclats légers, il y a une mélancolie sur tout ce qu'on relègue dans le gris embrumé de cette crypte, où la lumière ne vient pas rire avec les buveurs.

Et, dans le camaïeu de la terre, des sacs pliés, des seilles culbutées, c'est l'exhalaison triste des choses qui s'ennuient et se refroidissent, étant comme des choses mortes, vouées à l'ombre, où s'applique la passementerie moite des lichens, et qui sentent croître le vert duvet des moisissures.

Cependant, comme des lacs immobiles au creux des cavernes, dans le secret des tonneaux s'étendent invisibles des nappes transparentes où s'est enfermé le soleil ; c'est l'Amigne et le Muscat, la Rèze et l'Humagne, la Dôle et l'Arvine, de limpides trésors chaque jour plus précieux. C'est l'essence et le parfum de la bonne chaleur d'été qui gonfle les grappes, c'est la clarté des belles journées noyée dans le jus triomphant de la Vigne, c'est une force merveilleuse et sournoise qui médite et se venge...

Et, peut-être qu'en appliquant l'oreille contre le bois bombé, on entendrait, bien loin, un bruit de bataille et des chansons.

Mais, tout au fond du Celi¹⁰, dans le coin mystérieux où persiste la nuit, un fantôme tourne des yeux chavirés dans le noir ; il attend.

C'est l'Ivresse alourdissante, la mauvaise qui casse les jambes et rend fou, qui fait pleurer les femmes et les petits ! C'est une fée perverse embusquée dans la Cave où dort le bon vin jaune comme le soleil, et rouge comme le sang.

Petits Tableaux Valaisans, p.74-77.

Plus ils ont de vin et de tonneaux, plus ils sont fiers, plus ils ont d'espèces de vins surtout. Il y a ceux qui n'ont que du blanc, il y a ceux qui ont du rouge et du blanc. Mais le blanc chez eux devient vite brun, les douves étant en bois de mélèze, et il prend un goût de résine. Et certains tonneaux ne se vident jamais, car chaque année on y rajoute. [...]

On va quelquefois chez le juge, c'est lui qui a la plus belle cave. On y va pour des affaires à régler, ou bien le dimanche après-midi pour passer le temps un moment et pour le plaisir de causer. Il y a sur les rayons les fromages et les séracs et des pains aussi qu'on a mis mollir ; le verre va de main en main, aussitôt plein, aussitôt vide ; pour voir clair, on laisse la porte entrouverte ; et en face de soi, au-dessus des ravins, les forêts de mélèzes, à présent nues et grises, semblent des toiles d'araignées. Il fait même froid, on reste les mains dans ses poches.

Le Village dans la montagne, p.194-195.

La différence de tonalité entre ces deux textes est frappante, malgré l'abondance d'éléments communs au thème de la partie de cave : les conversations pour occuper le temps, le verre qui passe de l'un à l'autre, la semi-obscurité. A nouveau, chez Burnat-Provins, ce sont les choses qui ont le beau rôle ; les buveurs ne sont que des silhouettes, d'où émerge ici et là un genou ou un pied. L'atmosphère est alourdie par ces objets abandonnés qui

¹⁰ La cave en patois.

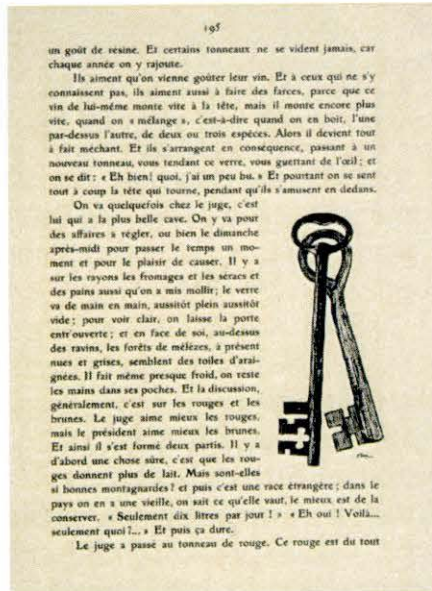
témoignent d'une sorte de mort des choses, si on ne les entoure pas du respect qu'elles méritent. Une éclaircie cependant dans cette lividité de la cave, les noms des vins qui chantent, comme une ébriété de mots dansant en couples sonores. Mais c'est pour déboucher sur l'évocation de l'ivresse, «fée perverse» qui rend l'homme fou et détruit la famille. Le poème se clôt sur l'image que nous avons déjà rencontrée, le vin rouge comme le sang des hommes. Chez Ramuz, rien de tout cela. Les choses restent à leur place de choses, d'objets inanimés au service des hommes. La cave sert à faire mûrir le fromage et bonifier le vin, tout est dans l'ordre. A signaler encore que dans *Le Village dans la montagne*, la partie de cave se trouve à la suite du récit de la vendange, dans le même chapitre, alors que dans *Petits Tableaux Valaisans*, «La Cave» précède de plusieurs chapitres «La Vendange», accentuant le détachement de l'artiste à l'égard de la succession des saisons et de l'ordre des activités des paysans, tels que s'attache à les suivre le récit de Ramuz. Cet apparent désordre souligne le découpage de la réalité en «tableaux», tel qu'il est à l'œuvre dans le livre de Burnat-Provins.



Lettrine, *Petits Tableaux Valaisans*, p. 74.

Au niveau de l'illustration, le choix des deux artistes est le même : la cave induit les clés, somptueusement insérées dans la lettrine chez Burnat-Provins, qui annonce la couleur (rouge sang),

tandis que plus sobrement, le trousseau d'Edmond Bille entre dans le texte en noir et blanc.



Le village dans la montagne, p. 195. Edmond Bille.

A partir de ces trop brefs exemples, on peut voir que l'univers poétique de Burnat-Provins est peuplé de choses, d'objets naturels, rendus magiques par la poésie, et sur lesquels l'homme a peu de prise ; mais c'est qu'il ne désire pas en avoir et qu'il se soumet volontiers à la loi de nature. C'est en cela que les paysans valaisans, qui pour elle incarnent cette attitude de respect envers les choses et la nature, plaisent si fort à l'artiste. C'est aussi en cela qu'elle s'inscrit dans le courant de ce que l'on a appelé le «primitivisme rural» en peinture, mais qui existe également en littérature : voir dans cette civilisation rurale, peu touchée encore par les progrès de l'industrialisation, l'incarnation du rêve édénique, du paradis perdu. Ramuz au contraire privilégie l'action

humaine et son ambition démiurgique : aménager le monde pour le rendre habitable, le plier aux besoins de la communauté des hommes.

Dans une lettre à Adrien Bovy, du 10 septembre 1906, Ramuz écrit ceci :

«J'ai fait un très joli voyage à Lens et vu le dimanche une procession pour la pluie qui a fait cinq heures tête nue dans la montagne par le soleil. M^{me} Burnat-Provins était à la gare de Sion, en Saviézanne naturellement, assise sur le rebord de la fenêtre. Est-ce assez dans le style ??¹¹»

Certes, il pouvait y avoir chez Marguerite Burnat-Provins un côté agaçant, surtout pour un homme comme Ramuz, peu enclin à la tolérance à l'égard des femmes écrivains ; sans doute ce goût pour le «folklore» peut prêter aujourd'hui à sourire, même s'il pouvait signifier alors, chez cette déracinée, un poignant effort d'intégration. Sans doute aussi Ramuz et Bille, en réalisant *Le Village dans la montagne*, voulaient-ils à tout prix échapper à l'ethnographie¹², et montrer comment des hommes, aux prises avec un environnement hostile, telle la montagne valaisanne, s'y prennent pour se forger un monde vivable. Mais ce qu'au terme de cette trop rapide étude je constate, c'est paradoxalement le pouvoir d'abstraction de la poésie, soutenu par une illustration, dont la beauté décorative échappe au particularisme que l'on

¹¹ Citée dans C.F. Ramuz, *ses amis et son temps*, présentation, choix et notes de Gilbert Guisan, Lausanne-Paris, Bibliothèque des Arts, 1967-1970, vol.III, p.26.

¹² «Il faut éviter tout ce qui est anecdotique, ne pas s'attacher aux petits détails de mœurs et coutumes [...] ce serait faire œuvre d'ethnographe et non d'artiste.» Lettre d'Edmond Bille à C.F. Ramuz, le 30 juin 1907, citée dans C.F. Ramuz, *Œuvres complètes V*, op.cit., p.486-487.

aurait pu redouter de la part de Marguerite Burnat-Provins¹³. En revanche, je crois l'avoir montré, l'ambition généralisante du livre de Ramuz et de Bille se heurte parfois à une sorte de hiatus entre le texte et l'image, comme si le peintre ramenait vers le particulier un récit qui tendait à l'universel¹⁴.

Catherine DUBUIS

Note bibliographique

- Marguerite Burnat-Provins, *Petits Tableaux Valaisans*, Vevey, Säuberlin & Pfeiffer, 1903.
- C.F. Ramuz et Edmond Bille, *Le Village dans la montagne*, Lausanne, Payot, 1908.
- Catherine Dubuis, *Les Forges du paradis. Histoire d'une vie : Marguerite Burnat-Provins*, Vevey, L'Aire, 1999.
- C.-F. Ramuz, *Œuvres complètes V, «Nouvelles et morceaux»*, Tome I, 1904-1908, textes établis, annotés et présentés par Céline Cerny et Rudolf Mahrer, Genève, Editions Slatkine, 2006.
- Rudolf Mahrer, «Poétique ramuzienne du tableau», in *Dans l'atelier de Ramuz*, *Etudes de Lettres* 2003, no 1-2, p.265-296.

¹³ Voir *a contrario* le «glossaire» qui figure à la fin de *Petits Tableaux Valaisans*, p.188.

¹⁴ Il est significatif à cet égard que Ramuz ait repris *Le Village dans la montagne* dans ses *Œuvres complètes* en 1940, sans les illustrations.



La Mère

Je suis venue et j'ai vu la Tristesse,
Elle était dans le jour, au milieu du soleil,
Elle était dans l'espoir, au fond de l'allégresse,
Et remplissait les nuits d'un deuil toujours pareil.

Elle était dans l'amour, elle était dans la haine,
Pesante aux champs, noire aux sentiers des bois,
Elle errait sur les monts, descendait dans la plaine
Où des morts de vingt ans reposent sous des croix.

J'ai goûté ce baiser à la saveur amère,
Qu'elle met sur la lèvre avide des amants
Et scruté la douceur de ses yeux alarmants.

Elle a dit : «Près de moi, reste, je suis la Mère,
L'Art est mon fils aimé, mon ombre en son cœur luit,
Il n'existerait pas, si je n'étais en lui.»

En songeant au Livre pour Toi

Dans mille ans

Ecoute, homme étranger incliné sur mon livre,
A travers ces mille ans, mon cœur qui bat encor,
Dans mon sang, toujours chaud, puisant l'ardeur de vivre,
Il ne peut s'endormir, même aux bras de la mort.

Entends celle qui vient et qui frappe à ton âme,
Ouvre large ton rêve et large ta douleur,
Dans ton jardin secret, que l'ombre d'une femme
Cueille la larme éclore et l'enthousiasme en fleur.

Au fond de ces mille ans, comme au creux frais de l'urne,
Le poème a gardé le plus pur de son miel.
Pour l'avoir aspiré, dans la fièvre nocturne,
Ton élan m'a rejointe aux profondeurs du Ciel.

L'amour ne bouge pas dans ce monde où tout change
Sa jeunesse s'accroît de compter tant de jours
Et je puis, avec toi, faire ce doux échange
De frissons enchantés qui dureront toujours.

Sache boire à longs traits la merveilleuse essence
Morte, moi qui frémis, plus vivante que toi,
Je sème le vertige et sa magnificence
Que Dieu même n'a pu consumer avec moi.

burnat-provins

Le Murmure

Tu me dis : Ecoute... j'écoute.
Ce n'est rien, c'est la nuit.
C'est le ronronnement de la chatte ou celui des étoiles.
En haut des pins, c'est le mistral.
Et je souris.
Tu dors, maintenant, je puis te répondre.
Ce murmure qui est ici, qui est là-bas et qui t'échappe,
Ce murmure... c'est tout ce que je n'ai pas dit.

Berceuse

Toi qui n'as jamais un sourire, que berces-tu ?
Mon passé.
Comme il crie !
Il ne cessera de crier, je ne pourrai pas l'endormir.

Toi qui n'as jamais eu d'enfant, que berces-tu ?
Un fantôme.
Ne parlez pas, les fantômes ont le sommeil léger, si léger.

Toi qui n'as plus d'amour, que berces-tu ?
Un amour.
Comme il dort !
Il ne s'éveillera plus et l'amour endormi est plus sourd que la mort.
Vous pouvez parler fort.

**ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

L'Association publie des Cahiers annuels, dont les 7 premiers numéros et le numéro 9 sont épuisés. Cahiers disponibles sur demande au Secrétariat de l'Association, au prix de Fr. 15.- l'exemplaire pour les membres (Cahier 14 : 20.-) ; 20.- et 25.- pour les non membres.

- CAHIER 8, 1996 *Ma Ville*
- CAHIER 10, 1998 *La musique*
- CAHIER 11, 2000 *La guerre (I)*
- CAHIER 12, 2001 *La guerre (II)*
- CAHIER 13, 2003 *Le corps du texte*
- CAHIER 14, 2005 *Centenaire du Heimatschutz*
- CAHIER 15, 2006 *Multiplés approches*
- CAHIER 16, 2007 *Gisèle Vallerey*
- CAHIER 17, 2008 *Cahier Anniversaire 1988-2008 (épuisé)*

Tous ces Cahiers sont illustrés de reproductions d'œuvres de Marguerite Burnat-Provins, par les soins de Romaine de Kalbermatten Renaud, puis, à partir du numéro 15, par ceux de Sophie Godel Genillard.

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner à Madame Michelle Deschenaux, secrétaire de l'Association, Av. d'Ouchy 24C, 1006 Lausanne

Je soussigné(e), membre de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins,

NOM et prénom:

Adresse:

désire recevoir, accompagné(s) d'un bulletin de versement CCP,

..... exemplaire (s) du CAHIER no

..... exemplaire (s) de *Marguerite Burnat-Provins*, Catherine Dubuis et Pascal Ruedin, Lausanne, Payot, 1994, au prix de Fr. 20.- l'exemplaire (30.- non membres).

..... exemplaire des *Poèmes troubles*, Fr.18 (26.- non membres).

..... exemplaire (s) de *Une nuit chez les Aïssaouas*, Genève, MiniZoé, 2005, au prix de Fr.4.- l'exemplaire (5.- non membres).

..... exemplaire du Catalogue Wyder, Fr. 10.-

..... exemplaire du *Livre pour toi*, Vevey, L'Aire bleue, 2006, au prix de 15.-frs l'exemplaire

Lieu et date:

Signature:

**ASSOCIATION DES AMIS DE
MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

BULLETIN D'ADHESION

Article 1, 2 et 7 extraits des statuts de l'Association

Art. 1 En mémoire de Marguerite Burnat-Provins, écrivain et peintre, née en 1872 à Arras et décédée le 20 novembre 1952 à Grasse, une association est créée le 27 janvier 1988.

Art. 2 L'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins est créée en application des articles 60 et suivants du Code Civil Suisse.

Elle n'a pas de but lucratif.

La durée est indéterminée.

Art. 7 L'Association se propose :

- a) de maintenir vivant le souvenir de Marguerite Burnat-Provins et d'assurer le rayonnement de son œuvre littéraire et picturale ;
- b) de susciter des recherches concernant son œuvre et sa personnalité dans le cadre de son époque ;
- c) de stimuler l'intérêt des institutions et des médias
- d) de stimuler toute initiative éditoriale de son œuvre littéraire connue ou inédite et de sa correspondance ;
- e) de stimuler la publication d'un éventuel catalogue raisonné des œuvres picturales.

Site internet : www.culturactif.ch/associations/mbp.htm

Email : marguerite.burnatprovins@gmail.com

A retourner à Madame Michelle Deschenaux, secrétaire de l'Association, Av. d'Ouchy 24C, 1006 Lausanne

NOM et prénom:

Adresse:

Je, soussigné/e, adhère à l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins et verse ce jour ma cotisation annuelle pour 2010 par virement postal au

CCP 17-123221-1 en faveur de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, 1034 Boussens.

Date:

Signature:

Le montant minimal de la cotisation est de frs. 50.-